

une interprétation linguistique des schémas relationnels : passifs-impersonnels et causatifs en nahuatl classique

Michel LAUNEY

C.N.R.S.

1. Remarques préliminaires.

Cet article a son origine dans l'embarras que nous avons éprouvé il y a une dizaine d'années à appliquer à la grammaire nahuatl les méthodes génératives-transformationnelles sous la forme alors connue en Amérique et en France. Les arborescences bipartites et une bonne partie des règles transformationnelles nous paraissaient inadéquates, soit parce qu'elles ne s'appliquaient que d'une manière assez gauche, soit parce qu'elles étaient purement *ad hoc*. A en juger par certains articles parus depuis, cet embarras était partagé par de nombreux linguistes du domaine uto-aztèque¹.

Il est toujours tentant d'accuser certains linguistes de reproduire une attitude qu'ils dénoncent souvent eux-mêmes avec vigueur, et qui consiste à hypostasier des catégories et des règles adaptables à une langue socialement dominante pour les appliquer à l'analyse de langues moins prestigieuses, le

* Cet article, écrit en 1972, devait paraître dans une revue qui n'a pas vu le jour. Bien que nous ayons étendu ou corrigé certains points dans des articles ultérieurs, nous souscrivons encore à l'essentiel des positions qui y sont défendues et, à part quelques notes additionnelles, nous n'en avons modifié que la première partie, dont la version antérieure n'était plus d'actualité.

¹ Voir en particulier LANGACKER et MUNRO (1975).

modèle anglais-générativiste remplaçant sous une autre forme le modèle latin-traditionnel².

Mais il faut aussi prendre conscience du risque qu'il y a à valoriser la spécificité de telle ou telle langue particulière : le confort illusoire d'une position théorique inattaquable parce qu'elle concerne un objet incomparable fait évidemment manquer le but même de la linguistique, qui est à notre sens de rechercher, par la confrontation des analyses de langues particulières, des généralisations concernant les propriétés du langage humain.

D'autre part, la multiplicité des formes prises depuis par la réflexion linguistique tant en Amérique qu'en Europe a remis en cause plus d'une certitude et permis de nuancer bien des positions tranchées, tout en s'inscrivant en majorité dans la perspective de ce que CULIOLI (1973) appelle une "linguistique des opérations", opposée à la "linguistique des états". Autrement dit, la plupart des linguistes s'accordent à admettre que la syntaxe d'une phrase n'est pas épuisée une fois que l'on a identifié par segmentation et arborifié (ou parenthésé) la suite linéaire de ses morphèmes, mais que cette suite, même analysée par arbre ou parenthésage, est déjà le résultat d'opérations sur des schémas abstraits, la nature de ces schémas et de ces opérations étant encore sujette à discussion.

La formalisation que nous avons tentée sur le noyau prédicatif en nahuatl (ou aztèque) dit "classique" renonce au principe (explicite ou implicite dans la plus grande partie des théories linguistiques) de la bipartition dans l'analyse de l'énoncé en éléments constitutifs, principe déjà remis en cause sous diverses formes par TESNIERE (1959), DAHL (1969), MCCAWLEY (1970), CULIOLI (1971) et plusieurs courants récents, en particulier la grammaire des cas. Elle est organisée autour de la notion de relation, empruntée à la logique et adaptée sous une forme que les logiciens considéreront sans doute avec réticence, mais qu'ils nous pardonneront peut-être s'ils admettent que le domaine d'application - calcul formel là, fonctionnement d'une langue naturelle ici - n'est pas le même. Elle est également présentée à titre de suggestion pour son application à d'autres langues (avec les modifications requises par les particularités de chacune), et pour la

² A bien des égards, il s'agit en effet d'un modèle *anglais* et non indo-européen. Après tout, quand on traite les pronoms clitiques du français sans discussion préalable comme une sous-classe de SN (ce qu'ils sont en effet en anglais), en devant ensuite faire appel à un appareil de règles très coûteux pour rendre compte de leur comportement spécifique, on imite peut-être sous une forme vénielle les missionnaires qui trouvaient les six cas du latin dans les langues les plus éloignées.

recherche de son éventuelle équivalence avec d'autres constructions théoriques en linguistique.

2. Le prédicat verbal et la représentation des arguments en nahuatl.

2.1. La préfixation personnelle.

Le verbe nahuatl présente **une série** de préfixes personnels qui sont (en commençant par la gauche) :

- 1/ sujet
- 2/ objet défini
- 3/ réfléchi
- 4/ indéfini humain
- 5/ indéfini non-humain.

Ils se réalisent phonologiquement comme³ :

	1 (sujet)	2 (objet)	3 (réfléchi)	4 (ind. hum.)	5 (ind. non-hum.)
	1 : n(i)	-nēč-	-n(o)		
sg.	2 : t(i)-	-mic-	-m(o)-		
	3 : ∅	-k(i)-	-m(o)-		
		-tē-	-λa-		
	1 : t(i)-	-tēč-	-t(o)-		
pl.	2 : aM-	-amēč-	-m(o)-		
	3 : ∅	-k-iM-	-m(o)-		

Il y a en outre un "réfléchi indéfini" (v. plus loin) **-ne-**, apparaissant avant ou après **-tē-**.

Le verbe nahuatl peut être intransitif, transitif ou bitransitif, ce que nous assimilerons à des prédicats à 1, 2 ou 3 places d'arguments, représentés respectivement par P1, P2 et P3. A noter que le seul P3 qui se présente comme

³ Pour la notation : **c** se réalise [ts], **č** [tʃ] et **λ** [tʌ]; **k^w** est une labiovélaire ; ' note l'occlusion glottale qui a statut de phonème. Un **o** noté entre parenthèses disparaît devant voyelle. Un **i** noté entre parenthèses apparaît en fonction de la contrainte syllabique /CVC/, c.-à-d. : pas de groupes de consonnes à l'initiale ou à la finale du mot et, à l'intérieur, pas de groupes de plus de 2 consonnes. La majuscule **M** indique que le phonème /m/, réalisé [m] devant voyelle, assimile son point d'articulation à celui de toute consonne suivante. **∅** note zéro. Les préfixes sujets pluriel sont en cooccurrence avec des suffixes variables selon l'aspect verbal (le plus souvent '-'). Entre (2) et (3) peuvent apparaître les préfixes "directionnels" **-on-** (centrifuge, "vers là-bas") et **-wāl-** (centripète, "vers ici"), dont nous ne tiendrons pas compte.

radical non dérivé d'un P2 est **maka** "donner". Nous discutons plus bas de l'existence éventuelle de P0 "impersonnels".

Le verbe doit comporter autant de préfixes qu'il a de places d'arguments :

- P1 : (1a) **ni-koči** "je dors"
(1b) **koči** (c.-à-d. **ø-koči**) "il⁴ dort"
P2 : (2a) **ni-k-nōca** "je l'appelle"
(2b) **ti-nēč-nōca** "tu m'appelles"
(2c) **ti-k-k^wa** "tu le (la) manges"
(2d) **ki-kwa** "il le (la) mange"

Le préfixe doit apparaître même quand l'argument est représenté par un terme lexical :

- (3a) **ni-k-nōca in siwāλ** "j'appelle la femme" (et non ***ninōca in siwāλ**)
(3b) **ni-k-k^wa in nakaλ** "je mange la viande" (et non ***nik^wa in nakaλ**)
(3c) **ni-k-nōca sē siwāλ** "j'appelle une femme", etc.

De même, on doit avoir un préfixe d'ordre 4 ou 5 dans les cas où, en français, par suite du caractère "indéfini" de l'objet, il pourrait ne pas être exprimé :

- (4a) **ni-tē-nōca** "j'appelle (quelqu'un, des gens)", et non ***ninōca**
(4b) **ni-λa-k^wa** "je mange (quelque chose)", et non ***ni-k^wa**

Si le sujet et l'objet sont identifiés⁵, on a recours à la forme dite réfléchie pour le préfixe objet :

- (5a) **ni-no-tta⁶** "je me vois"
(5b) **mo-λaso'λa** "il s'aime lui-même"

2.2. Passivations.

En cas d'indéfinition du sujet, on tourne par une passivation, dans laquelle, très banalement, l'objet de la forme "active" devient le sujet, le verbe recevant une suffixation qui apparaît en surface comme **-lo** et est le résultat (nous verrons que cela a son importance) d'une contraction de deux suffixes : **-li-wa**.

⁴ Ou "elle" : pas de genre grammatical en nahuatl. Nous ne noterons pas systématiquement le préfixe zéro.

⁵ Nous ferons provisoirement comme si cela ne posait pas de problème.

⁶ De **itta** P2 "voir". Nous ne nous étendons pas sur les conditions, relativement complexes, de l'aphérèse du **i**-initial.

- (6a) **ni-nōca-lo** "on m'appelle, je suis appelé"
 (6b) **nōca-lo** "on l'appelle"
 (6c) **λaso'λa-lo in siwāλ** "on aime la femme"

Si le sujet de la forme active est défini, on ne peut passiver: "la viande est mangée par la femme" ne peut se traduire différemment de "la femme mange la viande" : **ki-k^wa in siwāλ in nakaλ**⁷.

On peut faire la même opération sur des verbes présentant des objets indéfinis. Dans ce cas il n'y a pas de modification du préfixe. Ainsi, à côté de
 (7a) **ni-mic-nōca** "je t'appelle"
 (7b) **ti-nōca-lo** "on t'appelle"

On a : (8a) **ni-tē-nōca** "j'appelle quelqu'un, des gens"

(8b) **tē-nōca-lo** "il y a un appel", "quelqu'un (ou "des gens", ou "tout le monde") se fait appeler"

(9a) **ni-λa-k^wa** "je mange"

(9b) **λa-k^wa-lo** "on mange"

On peut aussi avoir une tournure équivalente sur un réfléchi (on voit déjà que le terme de "passivation" est impropre). Il y a alors un préfixe indéfini réfléchi **-ne-** :

(10) **ne-(i)tta-lo** "on se voit", "les ("des") gens se voient", au sens réfléchi ou réciproque.

Il ressort clairement que la passivation n'est que la conséquence d'une opération fondamentale qu'on pourrait appeler "effacement du sujet", et sur laquelle nous reviendrons. Ce fait est vérifié par la possibilité d'avoir la même opération sur les P1 : mais alors le suffixe est **-wa**, et on a en fait des tournures impersonnelles :

(11a) **kočī-wa** "on dort" (**koči** "il dort")

(11b) **mikō-wa** "on meurt" (**miki** "il meurt")⁸

(11c) **čōkō-wa** "on pleure" (**čōka** "il pleure")

⁷ En réalité, les effets de type thématization, reprise, mise en valeur stylistique qui correspondent en français à la passivation peuvent se retrouver en nahuatl au niveau de l'ordre des mots si l'ordre verbe-sujet-objet est le moins "marqué", les cinq autres ordres possibles sont plus ou moins fréquemment attestés. Nous ne traiterons pas ici de ce problème.

⁸ Nous donnons les formes telles qu'elles se présentent en surface, sans entrer dans le détail des modifications morphophonologiques provoquées par les suffixations passive-impersonnelle et causative, et qui peuvent être
 - a) syncope, ou allongement et/ou apophonie de la voyelle finale du radical
 - b) palatalisation de la dernière consonne du radical.

Cependant, avec un certain nombre de verbes impliquant des sujets inanimés comme des éléments naturels, plantes etc., le suffixe **-wa** n'est pas possible; on a en revanche une tournure de sens équivalent avec la préfixation de **λa-**, sans suffixe :

- (12a) **wāki** "ça se dessèche"
 (12b) **λa-wāki** "c'est la sécheresse"
 (13a) **seliya** "(l'arbre) reverdit"
 (13b) **λa-seliya** "tout reverdit"

2.2. Causatifs.

Le causatif (ou "factitif") introduit un argument supplémentaire à propos duquel on peut dire, dans une première approche, qu'il représente un agent dont l'activité a pour effet (ou pour visée) la réalisation du procès correspondant à la forme "simple" du verbe. Cette opération a pour effet de transformer les P1 en P2 et les P2 en P3. Le suffixe est **-tia** (et diverses altérations du radical, cf. note 8) sur les P1; **-l-tia** le plus souvent, mais parfois **-tia** sur les P2.

- (14a) **ni-k-čōk-tia** "je le fais pleurer"
 (14b) **ni-mic-kōčī-tia** "je t'endors"
 (14c) **ti-nēč-mik-tia** "tu me tues" (litt. "tu me fais mourir")

Sur les P2 devenus P3, pas de problèmes de préfixation s'il y a au moins un indéfini : les préfixes apparaissent simplement dans l'ordre défini en 2.1. :

- (15a) **ni-tē-λa-k^wa-l-tia** "je fais manger qqch. à qqn."
 (15b) **ni-k-tē-k^wa-l-tia** "je le fais manger" (où *le* représente le mangé)
 (15c) **ni-k-λa-k^wa-l-tia** "je le fais manger", "je lui fais manger qqch."

On n'itère pas **-tē-** ou **-λa-** (on n'a pas ***ni-tē-tē-nōca-l-tia**)⁹ Si les deux objets sont définis ("je le lui fais manger"), ils sont réduits à un seul préfixe en surface :

- (16a) **ni-k-k^wa-l-tia** "je le lui fais manger" (et non "je le fais manger" qui serait **ni-k-tē...** ou **ni-k-λa...**, v. ci-dessus)

⁹ Malgré l'affirmation de ANDREWS (1975), pour qui ces formes existent, nous ne les avons jamais rencontrées sur un corpus de plus de 1500 pages. En revanche, des formes comme **ni-k-tē-nōca-l-tia** "je lui fais appeler quelqu'un" sont bien attestées. Par ailleurs la reduplication de **-λa-**, également attestée, n'a rien à voir avec les problèmes dont nous traitons ici, mais est une forme d'intensif analogue à celles obtenues par redoublement de la première syllabe du radical; ce redoublement s'accompagne d'une occlusion glottale **ni-λa'-λa-sāka** "je transporte des choses à droite et à gauche", par rapport à **ni-λa-sāka** "je transporte des choses", cf. **čō'-čōka** "il pleure de temps à autre".

En cas de "conflit" pour la personne entre 1-3 ou 2-3 (pas de conflit 1-2 : en nahuatl comme en français, on n'a pas *"te-me"), c'est le préfixe de 3e personne qui disparaît. On remarquera que le terme restant a nécessairement la propriété "animé" (alors que le terme disparaissant peut être animé ou inanimé, et plus fréquemment inanimé) :

(16b) **ni-mic-k^wa-l-tia** "je te le fais manger" (et non "je te fais manger", qui serait **ni-mic- λ a...**).

L'objet du causatif peut être réfléchi (ou, si l'on préfère, la causation peut porter sur une tournure réfléchie), défini ou indéfini : les préfixes apparaissent dans l'ordre **-tē-ne-** :

(17a) **ni-kin-ne- λ aso' λ a-l-tia** "je les réconcilie", litt. "je les fais s'aimer"

(17b) **ni-tē-ne- λ aso' λ a-l-tia** "je réconcilie des gens".

Le sujet de la causation peut être identifié avec le sujet du verbe sur lequel porte la causation : on a alors une tournure honorifique, le respect pouvant concerner le sujet :

(18a) **mo-kočī-tia** "il dort (ce seigneur...)", litt. "il se fait dormir"

(18b) **mo- λ a-k^wa-l-tia** "il mange"

(18c) **(\emptyset)-ki-mo-k^wa-l-tia** "il le mange"

ou l'objet

(19) **ni-k-no-čiya-l-tia** "je l'attends (ce grand personnage...)" de **čiya** P2 "attendre, observer".

Certains P2 ont un causatif en **-tia**. La plupart sont morphologiquement contraints (et ne s'opposent pas à une forme en **-tia**¹⁰, mais il y a quelques doublets. Dans sa très remarquable grammaire de 1645, le P. HORACIO CAROCHI donne les 2 formes de causatif de **itta** "voir", en signalant que la forme en **-l-tia** s'emploie quand le causateur "agit sur le sujet pour qu'il voie l'objet", par exemple :

(20) **niquittaltia in tōnatiuh**¹¹ "hágole ver e1 sol, moviéndole el sujeto para que le vea"

à côté de :

¹⁰ Cf. 5.1.

¹¹ Graphies de CAROCHI : nous noterions cet exemple **ni-k-itta-l-tia in tōnatiw** et le suivant **ni-k-itti-tia**.

(21) **niquittitia** "hágole ver, mostrándole e1 objeto" (c.-à-d. en agissant simplement sur l'objet à voir).

2.4. Composition de la causation et de la passivation.

Il peut y avoir passivation d'une tournure causative par effacement du sujet de la causation. Les P1 devenus P2 sont alors très naturellement ramenés à des P1 :

(22a) **ni-čōk-tī-lo** "on me fait pleurer" (-tī, variante de -tia)

(22b) **mik-tī-lo** "on le tue, il se fait tuer"

(22c) **tē-mik-tī-lo** "on se fait tuer, il y a un ou des meurtres"

et les P3 à des P2, avec passage de l'objet à la forme sujet s'il est défini (le sujet de la forme de base retrouve sa place) :

(23a) **ni-λa-kwa-l-tī-lo** "on me fait manger (qqch.)"

(23b) **tē-kwa-l-tī-lo** "on le fait manger (à qqn.)"

(23c) **tē-λa-kwa-l-tī-lo** "on fait manger (des choses à) des gens"

Là où 2 préfixes définis sont "télescopés" en surface, seul celui qui apparaît peut passer en position sujet ; et l'autre ne réapparaît pas dans la préfixation (on a donc un seul préfixe, bien que le verbe soit un P2¹²)

(24) **ti-kwa-l-tī-lo in nakaλ** "on te fait manger la viande" (on n'a pas ***ti-k-kwa-l-tī-lo**, ni *(ø)-**mic-kwa-l-tī-lo**).

Si la composition porte sur un réfléchi, on aura l'ordre **ne-tē-** :

(25) **ne-tē-λaso'λa-l-tī-lo** "une réconciliation est provoquée".

La composition n'est pas possible avec les tournures honorifiques.

3. Système formel.

Nous proposons de faire partir les opérations d'un schéma de forme xRy , dans lequel R représente une relation entre des termes, et x et y des places de variables (arguments). Divers symboles vont pouvoir apparaître à leur place. Les propriétés des termes représentés par ces symboles pourront définir une

¹² Ce qu'on pourrait interpréter en termes transformationnalistes en disant que la T-passive (ou T-effacement du sujet) doit être introduite tard dans la grammaire - à un moment où les compléments ont déjà reçu une forme de surface -.

typologie des R . D'une façon générale, le schéma est ordonné, et x et y ne sont pas intervertibles (on n'aura pas $xRy=yRx$, sauf si $x=y$).

On se donne alors comme symboles (dont l'introduction en place d'argument va "lancer" les opérations) .

- des lettres minuscules a, b telles que dans la formule de base¹³ a sera à la place de gauche (de x) et b à celle de droite (de y); dans le cas particulier où $a=b$, on écrira directement aRa .

- un symbole \emptyset susceptible d'apparaître à droite et/ou à gauche de R , mais comme contrainte de R (certains R comporteront nécessairement \emptyset à gauche, à droite, ou à gauche et à droite).

- un symbole Δ , susceptible d'apparaître dans les mêmes conditions que a et b , mais non substituable à \emptyset . On peut avoir Δ à la fois à droite et à gauche ; on peut aussi avoir un Δ à droite différent de celui de gauche : dans ce cas on les indicera Δ_1, Δ_2 (alors qu'on aura toujours $\emptyset=\emptyset$)¹⁴.

On a donc les opérands $aRb, aR\emptyset$, etc., et des règles de réécriture :

(r.1) : Tous les symboles passent à gauche de R dans l'ordre où ils apparaissent dans la formule de base.

(r.2) : Si l'on a 2 symboles identiques autres que \emptyset , alors le second se réécrit m si c'est une minuscule, n si c'est Δ .

(r.3) : Si Δ apparaît à gauche, il se réécrit \emptyset et on a sur R la trace de cette opération, notée R^w ¹⁵

Si en outre le symbole suivant est différent de \emptyset , cette opération laisse une autre trace, notée \checkmark sur R : \checkmark .

(r.4) Tous les symboles \emptyset disparaissent de la formule finale.

Avec $x \neq y$, on a donc les opérations suivantes (la formule terminale est soulignée) :

$$(0.1) \quad aRb \rightarrow \underline{abR}$$

$$(0.2) \quad aR\emptyset \rightarrow a\emptyset R \rightarrow \underline{aR}$$

$$(0.3) \quad aR\Delta \rightarrow \underline{a\Delta R}$$

¹³ C.-à-d. la formule-opérande définie pas la substitution à x et y des symboles adéquats, avant l'application des règles de réécriture énoncées plus loin.

¹⁴ Schématiquement, a et b représentent des arguments définis, Δ un argument indéfini, et \emptyset une place d'argument vide. Ces notions seront discutées plus loin.

¹⁵ Il est clair que les symboles choisis n'ont aucune importance.

$$(0.4) \quad \Delta Rb \rightarrow \Delta bR \rightarrow \emptyset b\check{R}^w \rightarrow \underline{b\check{R}^w}$$

$$(0.5) \quad \Delta R\emptyset \rightarrow \Delta \emptyset R \rightarrow \emptyset \emptyset \check{R}^w \rightarrow \underline{R^w}$$

$$(0.6) \quad \Delta 1R\Delta 2 \rightarrow \Delta 1\Delta 2R \rightarrow \Delta 2\check{R}^w \rightarrow \underline{\Delta 2\check{R}^w}$$

$$(0.7) \quad \emptyset Rb \rightarrow \emptyset bR \rightarrow bR$$

$$(0.8) \quad \emptyset R\Delta \rightarrow \emptyset \Delta R \rightarrow \underline{\Delta R}$$

et, avec $x=y$:

$$(0.9) \quad aRa \rightarrow aaR \rightarrow \underline{amR}$$

$$(0.10) \quad \Delta R\Delta \rightarrow \Delta \Delta R \rightarrow \Delta n\check{R}^w \rightarrow \emptyset n\check{R}^w \rightarrow \underline{n\check{R}^w}$$

$$(0.11) \quad \emptyset R\emptyset \rightarrow \emptyset \emptyset R \rightarrow \underline{R}$$

Après les formules simples, examinons les formules complexes. On se donne une relation F , à gauche de laquelle va apparaître un nouveau symbole c ayant les mêmes propriétés que a et b (en particulier, la possibilité de se voir substituer Δ); à droite, on aura la suite de symboles représentant la formule de base d'une relation simple¹⁶.

Soit, par exemple, la suite de symboles $cFaRb$.

Il va falloir les organiser par rapport à F qui sera la relation centrale, jouant le rôle de matrice et provoquant des phénomènes d'imbrication (les notions traditionnelles de principale et de subordonnée sont utilisables ici).

On peut ainsi parenthéser $cF(aRb)$ ¹⁷, c'est-à-dire établir une relation dont le deuxième terme est complexe. On lui applique alors la r.1, ce qui donne, dans ce cas précis : $c(aRb)F$.

D'un autre côté, F peut avoir pour second argument un terme simple (a , dans le même exemple) : cela revient à partager le terme a entre les relations F et R comme second argument de la première et premier argument de la seconde. On a alors :

(r.5) Dédoublage de la place d'argument et établissement d'une double relation (ce que par convention on notera par un point entre les deux relations) : $cFa.aRb$.

(r.6) Remplacement par Δ , au sein de la 2e relation, du ou des terme(s) identiques) à celui qui est dans la relation F , ce qui donne (toujours dans le même exemple) : $cFa.\Delta Rb$.

¹⁶ Le symbole c a été choisi à seule fin de garder la suite aRb .

¹⁷ La parenthèse marque ici qu'un schéma complexe fonctionne comme élément d'un schéma dans lequel il est imbriqué.

(r.7) On fait au sein de la 2e relation les opérations prévues pour les relations simples (règles 1 à 4).

Ensuite, dans les deux types de traitement

(r.8) On supprime les marques de subordination (parenthèses et point) en bloquant à gauche les symboles des termes dans l'ordre où ils apparaissent et à droite les symboles de relation dans l'ordre R, F . Le symbole w disparaît entre R et F .

(r.9) Si l'on a en 2e et 3e position a et b , et que le premier symbole n'est ni a ni b (c.-à-d. si l'on n'est pas dans un cas d'application de la r.3), on fait de ces deux symboles un symbole complexe $(a+b)$ ¹⁸

(r.10) On arrange les symboles dans l'ordre c, a, b (ou $(a+b)$), m, Δ, n . S'il y a lieu, on applique les règles 2 à 4 et on réarrange.

D'où les opérations

$$(0.12) cF(aRb) \rightarrow c(aRb)F \rightarrow cabRF \rightarrow \underline{c(a+b)RF}$$

$$(0.13) cFa.aRb \rightarrow cFa.\Delta Rb \rightarrow cFa.b\check{R}^w \rightarrow cab\check{R}F \rightarrow \underline{c(a+b)\check{R}F}.$$

La formule finale comporte donc, dans un cas R , dans l'autre \check{R} . Mais ce qu'on obtient en opérant sur $aR\emptyset$ est tout aussi intéressant :

$$(0.14) cF(aR\emptyset) \rightarrow c(aR\emptyset)F \rightarrow ca\emptyset RF \rightarrow \underline{caRF}$$

$$(0.15) cFa.aR\emptyset \rightarrow cFa.\Delta R\emptyset \rightarrow cFa.R^w \rightarrow \underline{caRF}$$

Par les deux chemins, on arrive donc à la même formule.

Nous ne reviendrons pas pour l'instant sur le premier traitement (celui de 0.12 et 0.14) sur lequel pèsent, semble-t-il, certaines restrictions (cf. 4.4). Avec le second, on vérifiera que :

$$(0.16) cFaR\Delta \rightarrow \underline{ca\Delta\check{R}F}$$

$$(0.17) cFaRa \rightarrow \underline{can\check{R}F} \text{ (par l'intermédiaire } cFa.aRa, \text{ puis } cFa.\Delta R\Delta)$$

$$(0.18) cF\Delta Rb \rightarrow \underline{cb\Delta\check{R}F}$$

$$(0.19) cF\Delta IR\Delta 2 \rightarrow \underline{c\Delta I\Delta 2.\check{R}F}$$

$$(0.20) cF\Delta R\Delta \rightarrow \underline{c\Delta n\check{R}F}$$

et, avec identification des deux arguments de F (que nous noterons aFa , plutôt que cFc)

$$(0.21) aFaRb \rightarrow \underline{abm\check{R}F}$$

¹⁸ Sur $aF\dots$, v. plus bas (0.21 sqq.) ; sur $bF\dots$, cf 4.4.

(0.22) $aFaR\emptyset \rightarrow \underline{amRF}$ (et non $^* \dots \check{R}F$, cf. 0.14 et 0.15)

(0.23) $aFaR\Delta \rightarrow \underline{am\Delta\check{R}F}$

S'il y a Δ à gauche de F , au moment de l'application de la r.3, c'est la relation complexe qui supporte les opérations prévues (elles seront marquées, à la fin, sur F). Si après cette opération il reste encore à l'initiale une suite Δn , alors il y a permutation (r.11) $\#\Delta n \dots \rightarrow \#n\Delta \dots$, sans autre effet sur la relation.

Ce qui donne (seule la première formule est développée) :

(0.24) $\Delta FaRb \rightarrow \Delta Fa.aRb \rightarrow \Delta Fa.\Delta 2Rb^{19} \rightarrow \Delta Fa.b\check{R}^w \rightarrow \Delta ab\check{R}F \rightarrow \Delta(a+b)\check{R}F$
 $\rightarrow (a+b)\check{R}F^w$

(0.25) $\Delta FaR\emptyset \rightarrow \underline{aR\check{F}^w}$

(0.26) $\Delta 1FaR\Delta 2 \rightarrow \underline{a\Delta 2\check{R}\check{F}^w}$

(0.27) $\Delta FaRa \rightarrow \underline{an\check{R}\check{F}^w}$

(0.28) $\Delta 1F\Delta 2Rb \rightarrow \underline{b\Delta 2\check{R}\check{F}^w}$

(0.29) $\Delta 1F\Delta 2R\emptyset \rightarrow \underline{\Delta 2R\check{F}^w}$

(0.30) $\Delta 1F\Delta 2R\Delta 3 \rightarrow \underline{\Delta 2\Delta 3\check{R}\check{F}^w}$

(0.31) $\Delta 1F\Delta 2R\Delta 2 \rightarrow \underline{n\Delta 2\check{R}\check{F}^w}$

4. Interprétation.

4.0. Le lecteur a peut-être déjà substitué lui-même les morphèmes aux symboles. De c , a , b , le plus à gauche se réécrit comme un préfixe d'ordre 1 et le plus à droite comme un préfixe d'ordre 2, $(a+b)$ se réalisant comme a ; m se réécrit comme un préfixe réfléchi et n comme **ne-**; Δ se réécrit **-tē-** ou **-la-** (et, s'il y a deux Δ consécutifs, nous verrons qu'il est normal que celui de gauche soit **-tē-** et celui de droite **-la-**); R symbolise un radical verbal sur lequel $\check{\sim}$ se réalise comme un suffixe **-l-** et w comme **-wa** (avec **-l-wa** \rightarrow **-lo** cf. 2.2.); F se réalise comme un suffixe **-tia**. D'autre part, on aura peut-être paraphrasé d'emblée les formules de départ par exemple $\Delta 1FaR\Delta 2$ (0.26) comme "un causateur non spécifié agit sur a de telle sorte que a se voie associer, par la relation R (et probablement sous l'effet d'une action de a lui-même), un terme non-spécifié", glose admissible pour (p. ex. avec $a = 2e$ personne) le français "on te fait

¹⁹ Nous notons dans la deuxième relation $\Delta 2$ pour marquer que ce symbole Δ n'est pas identifié à celui qui est à gauche de F .

manger" et le nahuatl **ti- λ a-kwa-l-tī-lo** - cette dernière suite de morphèmes correspondant bien à la formule terminale $a\Delta 2\check{R}\check{F}^{w20}$.

La question qui se pose est alors la suivante : l'appareil de règles proposé est-il simplement un procédé algorithmique qui, par les opérations prévues et après les substitutions adéquates, donnerait des énoncés de la langue²¹, ou peut-on donner, non seulement au point de départ et au point d'arrivée, mais aussi aux stades intermédiaires, une interprétation linguistique ? Si tel est le cas, il faut réexaminer la nature des règles. Nous ne les avons considérées jusqu'ici que comme des instructions opératoires, applicables chacune à telle configuration de la suite de symboles pour en faire telle autre suite de symboles, la seule preuve de leur adéquation à l'objet se trouvant dans la conformité des formules finales aux suites de morphèmes. Nous allons voir qu'on peut examiner la question de leur conformité à des propriétés du langage humain, bien connues des linguistes dans la mesure où elles se trouvent attestées dans les langues les plus diverses. Les règles, dans cette perspective, représentent le traitement par une langue particulière de schémas de base, dont le mode d'existence et le statut théorique restent à définir, mais dont on ne saurait décider a priori qu'ils appartiennent plutôt à la syntaxe ou à la sémantique. Comme dans chaque langue particulière, le traitement de ces schémas se fait en nahuatl d'une façon originale, mais, bien sûr, cette originalité s'inscrit dans certaines limites, et les solutions propres au nahuatl recoupent ou rappellent bien souvent celles qu'apportent aux mêmes situations des langues plus familières.

4.1. Les formules de départ.

R représente donc une relation prédicative qui apparaîtra en surface sous la forme d'un lexème verbal. Le choix d'une représentation toujours binaire nous permet de travailler sur des formules unifiées. Mais ce n'est pas pour la seule commodité du calcul que nous prenons ce caractère dyadique comme postulat : nous allons voir qu'il est nécessaire si l'on veut que le calcul soit fructueux (que

²⁰ Au risque de paraître lourd, nous donnons des exemples pour les résultats de chacune des autres opérations (0.1) **ni-k-nōca** (cf.2a); (0.2) **ni-koči** (1a); (0.3) **ni- λ a-k^wa** (4b); (0.4) **ni-nōca-lo** (6a); (0.5) **koči-wa** (11a); (0.6) **tē-nōca-lo** (8b); (0.7) **wāki** (12a); (0.8) **λ a-wāki** (12b); (0.9) **ni-no-tta** (5a); (0.10) **ne-tta-lo** (10); (0.11) **e'eka** "il vente"; (0.12) **ni-k-itti-tia** (21); (0.13) **ni-k-itta-l-tia** (20); (0.14 et 15): **ni-k-čōk-tia** (14 a); (0.16) **ni-k- λ a-kwa-l-tia** (15c); (0.17) **ni-kin-ne- λ aso' λ a-l-tia** (17a); (0.18) **ni-k-tē-k^wa-l-tia** (15b); (0.19) **ni-tē- λ a-k^wa-l-tia** (15a); (0.20) **ni-tē-ne- λ aso' λ a-l-tia** (17b); (0.21) **ki-mo-k^wa-l-tia** (18c); (0.22) **mo-koči-tia** (18a); (0.23) **mo- λ a-k^wa-l-tia** (18b); (0.24) **ti-k^wa-l-tī-lo** (24); (0.25) **ni-čōk-tī-lo** (22a); (0.27) **ti-ne- λ aso' λ a-l-tī-lo** "on nous réconcilie"; (0.28) **tē-k^wa-l-tī-lo** (23b); (0.29) **tē-mik-tī-lo** (22c); (0.30) **tē- λ a-k^wa-l-tī-lo** (23c); (0.31) **ne-tē- λ aso' λ a-l-tī-lo** (25).

²¹ Ou plus exactement (pour se restreindre à l'objet de cet article): des joyaux prédictifs pouvant constituer des énoncés complets.

les résultats soient conformes à la langue) et en même temps justifié indirectement par le fait que les opérations prévues par les règles applicables à ces formules dyadiques sont interprétables en termes de propriétés linguistiques²².

On suppose que la relation est ordonnée : les deux termes mis en relation se verront attribuer le statut, respectivement, de terme d'origine et de terme d'arrivée - appellation qui n'a d'autre sens que métaphorique, de même justifie leur localisation respective à gauche et à droite est purement conventionnelle²³.

Le choix de la relation (et ici se pose tout le problème de la typologie des procès) entraîne un certain nombre de restrictions sur le choix des termes d'origine et d'arrivée. La plupart des discours tenus dans les langues étant "sensés", il est évident que la nature du processus auquel réfère le terme de relation implique des participants qui soient effectivement en mesure d'y participer. On sait aussi que l'usage habituel des langues fait un large emploi de la métaphore (ce qui implique que les métatermes employés plus loin, et en particulier "agent" et "patient", ne doivent pas être compris dans leur sens le plus restrictif), et qu'il tolère une marge d'anomalies, procédés artistiques ou déviations pathologiques. Nous n'insisterons pas là-dessus.

Parmi les restrictions évoquées ci-dessus, l'une des principales représente les propriétés agent/patient (liées pour l'essentiel à *R*) et animé/inanimé (liées pour l'essentiel aux termes eux-mêmes, encore que souvent impliquées par *R*). Il est clair que l'association la plus normale de propriétés est agent-animé; on peut avoir patient animé ou inanimé ; agent-inanimé représente une liaison possible dans certains domaines particuliers²⁴. On sait, d'autre part, que dans la plupart des langues, agent-animé est lié à la place sujet, patient à la place "objet", quelle que soit la façon (position, cas, rection, accord) dont ces places sont marquées dans la langue²⁵. Cette définition des places de sujet et d'objet correspond bien sûr à un comportement morphosyntaxique (dans le cas particulier du nahuatl, on

²² Les verbes transitifs sont donc introduits sans problèmes: les intransitifs seront ramenés à des relations comportant un terme vide (v. ci-dessous) et les bitransitifs à des compositions.

²³ Convention découlant logiquement de la métaphore origine/arrivée et du sens de l'écriture.

²⁴ P. ex. les verbes de "causation de sentiment", avec un patient-animé et un agent qui peut être inanimé; cf. les tableaux de GROSS (1975) sur les propriétés des verbes, français; les objets "automobiles" et les phénomènes naturels se voient aussi fréquemment conférer des propriétés morphosyntaxiques de type agental; v. à ce propos RUWET (1972) pp. 110 et 149.

²⁵ D'où le célèbre "le sujet est celui qui fait l'action", définition qui n'est pas tenable à cause des contre-exemples (à moins qu'on ne donne un sens absolument vide à "action"), mais qui peut révéler une intuition partiellement justifiée.

pourra définir le sujet comme le terme correspondant à la minuscule latine qui apparaît le plus à gauche dans la formule finale, notamment après les réarrangements provoqués par l'application de la r. 3) : critères de surface donc, moyennant dans la langue qui nous occupe la forme zéro de la 3e personne sujet ; mais il y a effectivement : -1) une liaison préférentielle terme d'origine-sujet (le terme de gauche de la forme de base demeure en principe tel quel à gauche à travers la suite des opérations, sauf s'il est de forme Δ), -2) une liaison préférentielle origine-agent-animé, ce qui donne bien une liaison sujet-agent-animé²⁶.

La seconde restriction, et la plus contraignante, concerne les R qui impliquent que l'un des termes, ou les deux, soient vides (de forme \emptyset) : il ne s'agit pas là d'un artifice permettant d'aligner les verbes intransitifs sur les transitifs, mais, outre l'intérêt de cette unification dans le traitement des tournures impersonnelles en nahuatl (-**wa** ou **la-**, cf. 2.2.), une interprétation générale est possible.

On peut considérer $aR\emptyset$ soit comme une relation dont le terme d'arrivée est vide (concevable p. ex. comme une action sans objet sur lequel porte l'action ou résultant de l'action), soit comme un prédicat ne comportant qu'une seule place d'argument, mais impliquant également que ledit argument, de par ses propriétés, entretient avec le prédicat le même type de relation que le terme de départ d'un schéma à deux places d'arguments. De même $\emptyset Rb$ représente une relation qui n'a qu'un aboutissement exprimable (p. ex. un processus qui a un patient mais pas d'agent), ou, ce qui revient au même, un prédicat à un seul argument qui, de par ses propriétés, entretient avec le prédicat le même type de relation que le terme d'arrivée d'un schéma à deux places. La dissymétrie entre $aR\emptyset$ et $\emptyset Rb$ aboutit à des différences dans les tournures impersonnelles (provoquées par l'effacement du terme plein), à $\Delta R\emptyset$ correspondant la suffixation de -**wa** et à $\emptyset R\Delta$ la préfixation de **la-**. Ce n'est donc pas pur artifice que de poser deux schémas différents et tous deux dyadiques comme source des verbes intransitifs. Il semble à ce propos que le caractère animé de l'argument "filtre" le schéma $aR\emptyset$ et le caractère inanimé le schéma $\emptyset Rb$: en témoignent, sur **nēsi** P1 "apparaître", les deux impersonnels **nēšō-wa** "on se montre"/ **la-nēsi** "le jour se lève", litt. "des choses apparaissent". La possibilité d'"apparaître", soit par un

²⁶ Nous laissons ouverte ici la question de l'ergativité, qui doit d'ailleurs être traitée de manière spécifique dans chaque langue où elle se pose.

processus agental, soit par l'effet d'un processus extérieur, permet de classer **nēsi** soit comme $aR\emptyset$ soit comme $\emptyset Rb$ ²⁷.

Dans l'un comme dans l'autre cas, on pourra donner comme source à la formule un schéma comportant deux termes identifiés, cette identification étant considérée comme nécessaire de par la nature du procès que représente R : autrement dit, on pourrait poser des schémas, antérieurs aux schémas sur lesquels nous travaillons, et qui représenteraient une relation d'un terme avec lui-même. Selon les propriétés de ce terme ils seraient réécrits comme $aR\emptyset$ ou $\emptyset Rb$, alors que les procès dans lesquels les deux termes se trouvent identifiés de façon contingente (on a $a=b$ mais on pourrait avoir $a\neq b$) seraient traités comme aRa (tournures réfléchies). Disons qu'au stade où nous travaillons, nous opérons à partir de formules comme $aR\emptyset$ sans préjuger de l'intérêt qu'il y aurait à les dériver d'autres formules.

De même $\emptyset R\emptyset$, que nous croyons pouvoir poser comme source de verbes tels que **e'eka** "il vente", **kiyawī** "il pleut" etc., peut être interprété soit comme une relation à origine et arrivée vides, correspondant à un procès sans agent ni patient ou objet résultant, soit comme un cas particulier de relation où ce n'est pas seulement le 2e terme qui est nécessairement identifié au premier de par le type de procès auquel on a affaire, mais les deux termes, origine et arrivée, qui sont totalement impliqués par cette relation. Dans les deux cas, l'explication est congruente avec l'impossibilité d'instancier un terme²⁸. Ainsi serait reconnue comme mal posée la question de savoir si **e'eka** devrait être analysé comme **∅-e'eka** ou comme **e'eka** sans rien devant. La question du repérage du sujet (de même, d'ailleurs, que celle du "sujet apparent" et du "sujet réel") ne se pose plus de façon inéluctable si l'on considère que ce qui est observable de la langue est le résultat d'opérations, et non un donné primitif et irréductible. Les

²⁷ Un contre-exemple intéressant : les formes comme **ni-kwekwečka** vs. **λa-kwekwečka** "je/on tremble" **n-o'witi** vs. **λa-o'witi** "j'ai/on a des difficultés" : cas particulier des verbes de type "causation de sentiment ou d'état physique", ces verbes marquent qu'un animé est concerné, mais en même temps -a) il est impossible de le considérer comme agent, puisqu'en fait il réagit passivement à une influence extérieure; -b) cette influence extérieure n'est pas dissociable de ses effets (v. plus loin à propos de \emptyset : on pourrait paraphraser "les difficultés me donnent des difficultés"). Il est remarquable que les animés soient alors traités comme des inanimés, comme le montre la forme **tia-** (et non **tē-**) du préfixe à la tournure impersonnelle.

²⁸ Par *instanciation*, nous entendons ici l'occurrence d'une ou plusieurs unités lexicales représentant le terme en question. On remarquera la dissymétrie de surface provoquée en nahuatl par les formules

$\emptyset R\emptyset$: pas d'instanciation (on n'a pas ***kiyawī in SN**), pas de 1e ou de 2e personne.

$\emptyset Rb$: instanciation possible, mais dans des classes sémantiques restreintes et (sauf métaphore), pas de 1e ou de 2e personne.

$aR\emptyset$: instanciation possible par des termes référant à des animés, et possibilité d'opposer les 3 personnes, ainsi que le singulier et le pluriel.

constructions impersonnelles, caractérisées par l'impossibilité d'instancier un terme, ont pour source une implication complète par le prédicat de ce terme, qui est donc tout aussi "connu" que s'il était parfaitement défini.

Plus précisément : alors que les minuscules latines représentent des termes définis dans la mesure où ils sont sélectionnés dans une classe (v. ci-dessous), le symbole \emptyset représente un choix forcé, une sélection automatique en raison du type de procès envisagé soit parce que le procès est tel que le choix du terme d'origine ne peut être différent de celui du terme d'arrivée (schémas $aR\emptyset$, $\emptyset Rb$), soit parce qu'il est tel que la classe des arguments susceptibles de le vérifier²⁹ ne comprend qu'un seul terme (schéma $\emptyset R\emptyset$, paraphrases possibles : "la pluie pleut", "le vent vente" etc.). Or par ce choix forcé on se retrouve dans un cas qui équivaut à l'attribution à un terme du caractère "défini" (situation contextuelle ou extralinguistique non ambiguë, dont l'anaphore n'est qu'un cas particulier); et vice-versa, conférer à un terme ledit caractère défini revient à l'isoler parmi les autres termes possibles, de sorte que tout se passe comme si l'on avait affaire, du point de vue de la référence particulière de l'énoncé, à une classe à un terme³⁰. On a donc la possibilité de passer du défini-personnel à l'impersonnel³¹, ce qui se traduit morphologiquement : soit par l'emploi de la 3e personne *définie* du verbe à la forme active pour les phénomènes météorologiques (langues européennes); soit la forme zéro, qu'on peut aussi bien interpréter comme "rien" (absence de morphème) pour l'expression de la 3e personne définie (c.-à-d. pour "il", "elle", "ça", etc ., et non pour "quelqu'un", "quelque chose", etc., ce caractère *défini* de la forme zéro étant sans doute plus remarquable que la valeur "non-personnelle" de la 3e personne, sur laquelle on a déjà si souvent insisté). On peut donc, dans le cas particulier du nahuatl, avoir un blanc morphématique parce qu'à l'origine des opérations on a \emptyset , qui n'a pas de

²⁹ Pour être exact, disons: de vérifier la proposition comprenant un prédicat référant à ce procès.

³⁰ Le pluriel ne contredit pas ce principe. Dans la 3e personne du pluriel (marquée en nahuatl par le préfixe zéro et le suffixe de pluriel), on retrouve le phénomène d'"isolement" qui caractérise le défini, à cette différence près que ce qui est isolé est une sous-classe comprenant plusieurs éléments. Ceci implique sur la classe une opération préliminaire de pluralisation qui revient : -1) à envisager cette classe du point de vue de l'extension ; -2) à envisager cette extension du point de vue de l'existence d'éléments individuels (discrets) composant la classe. Cette opération, moins triviale qu'il n'y paraît, peut différer d'une langue à l'autre: en nahuatl, sauf métaphore, elle n'est possible que sur des classes d'éléments animés. A noter : -a) qu'en nahuatl comme en français le générique peut être exprimé par le pluriel ou le singulier, selon que la classe a ou non subi cette opération ("l'homme est mortel"/"les hommes sont mortels"); -b) qu'en nahuatl comme en français on a la 3e personne du pluriel, avec des effets de type "définition circulaire", dans des expressions comme "ils (les pouvoirs publics...) veulent que..." "ils ont arrêté un voleur", etc.

³¹ Et aussi celle de jouer sur la classe des arguments de telle sorte que par métaphore l'impersonnel apparaisse à une forme personnelle (fr. "Pierre tonne", "les coups pleuvent", nah. **tōna-' in meši'ka'** "les Mexicains sont prospères", à côté de **tōna** "ça prospère", c.-à-d. "il fait chaud".

réécriture en surface; ou bien parce qu'après toutes les opérations prévues on est revenu à un cas assimilable à celui qui entraîne la forme \emptyset , et donc on a une réécriture de forme \emptyset (pour cette identification de catégories qui peuvent a priori sembler les plus éloignées possibles, cf. les "structures en came" de CULIOLI (1968)).

Les symboles *a*, *b*, *c* représentent des termes définis. Le nahuatl présente ce trait (commode pour les calculs du §3) que la pronominalisation est obligatoire, non seulement dans les cas de représentation des protagonistes de l'énonciation ("shifters" de 1e et 2e personne) et d'anaphore évitant la répétition d'un terme lexical (3e p.), mais aussi dans les cas d'instanciation de noms ou d'énoncés nominalisés (cf. (3 a, b, c)). On peut considérer ce phénomène comme un cas particulier d'anaphore, le préfixe étant un indice personnel marquant une ou des propriétés du terme qu'il représente, et affixé à la réalisation lexicale du terme de relation, qui reproduit ainsi, sous la forme d'un mot-prédicat, le schéma général de l'énoncé "en raccourci"³².

L'appellation *défini* est d'ailleurs peut-être impropre, ou au moins équivoque : il faut en effet tenir compte du fait que, du point de vue de la pronominalisation, les éléments nominaux déterminés par un morphème assimilable à un article indéfini (3 c) se comportent de la même façon que ceux qui correspondent à ce qu'on appelle généralement des syntagmes nominaux définis (3 a, b)³³. Cela découle assez logiquement du caractère anaphorique du préfixe : il y a dans ce cas renvoi à un terme instancié dans l'énoncé, donc à une valeur assignée, et on n'a pas affaire à un effacement³⁴. Pour éviter l'équivoque terminologique, nous dirons que les minuscules latines représentent des termes à valeur assignée (ou plus brièvement "termes assignés").

Les propriétés liées en nahuatl au trait "assigné" sont :

- a) sensibilité à l'opposition de personne, avec la dissymétrie universelle entre 1 et 2 par rapport à 3 (protagonistes vs. non-protagonistes de l'énonciation), et la possibilité d'itération de la 3e avec des référents différents ("il le lui...");

³² Cf., dans des perspectives évidemment très différentes, les remarques de QUENEAU (1965) inspirées par VENDRYES, sur des convergences typologiques entre le français et le chinook, et de FOX (1966) sur le quiché.

³³ Comme cela arrive fréquemment, *sē* est fondamentalement un numéral, et *in* un déictique.

³⁴ Cela ne correspond pas en effet à la définition que nous donnons ci-dessous de Δ (v. aussi note 41); cf. en français l'emploi anaphorique du déictique dans des phrases comme "un éléphant, ça trompe", etc.

- b) sensibilité à l'opposition de "cas" : la réalisation des préfixes-arguments oppose une série sujet à une série objet; sans être absolument universel, ce trait est encore très fréquent³⁵;
- c) sensibilité à l'opposition de nombre : très fréquente aussi, même dans les langues ayant de fortes restrictions sur ladite opposition; en nahuatl où la pluralisation est en principe restreinte aux animés (cf. note 30), elle affecte donc la 1e, 2e et 3e-animée³⁶; avec le préfixe sujet, la pluralisation provoque une suffixation, variable selon l'aspect-mode (' au présent : **koči-** "ils dorment", **ti-*la*-k^wa-** "nous mangeons") : ce trait, qui n'existe pas pour la pluralisation du préfixe objet, est en nahuatl un des traits définitoires de la place sujet (phénomène banal d'accord qu'on retrouve entre autres en français);
- d) la sensibilité à l'opposition animé/inanimé est impliquée par le caractère "assigné" (le terme de référence étant supposé connu); elle n'a pas d'expression propre, sauf indirectement (pluralisation).

Δ représente une place qui, de par la relation à laquelle on a affaire, pourrait comporter un terme *a*, *b*, *c*, mais dont la valeur est "non-assignée". Ce caractère provient d'une opération que nous proposons d'appeler "effacement", et définir comme une disjonction généralisée sur la classe des termes susceptibles d'apparaître en une place d'argument. Autrement dit, on a une expression compatible avec une référence à au moins certains termes ou combinaisons de termes, mais rien n'est dit d'autre : **mikō-wa** ne dit rien sur l'identité ni le nombre des personnes qui meurent : entre "quelqu'un (non spécifié) meurt" et "il n'y a pas de survivants", toutes les interprétations sont possibles. Des effets particuliers peuvent résulter, comme :

- non-pertinence du terme ("il mange, peu importe quoi");
- ignorance du sujet énonciateur sur la nature du terme ("il mange, mais quoi, je n'en sais rien");
- définition circulaire du terme par la relation ("il mange de la nourriture").

³⁵ En français (entre autres), le système des pronoms enclitiques est le seul à présenter des variations fonctionnellement assimilables à une déclinaison.

³⁶ On connaît les problèmes posés par la pluralisation de la 2e et surtout de la 1e personnes (inclusif/exclusif) : ils ne sont pas pertinents ici.

Cette disjonction généralisée semble une opération linguistique universelle³⁷ dont l'effacement proprement dit n'est qu'une application particulière : nous y reviendrons (4.3),

Une seule catégorie affecte Δ en nahuatl : l'opposition animé/inanimé, ou semble-t-il plutôt humain/non-humain³⁸. Sauf erreur, une distinction de ce type est universelle chaque fois que Δ a une réécriture de surface. Comme on peut s'y attendre, une distinction de ce type se retrouve dans les indéfinis ("quelqu'un/quelque chose" et les interrogatifs ("qui/quoi")), et ce même dans les langues qui n'ont rien de semblable au genre grammatical; et dans les langues qui ont une catégorie "genre" non motivée ou seulement partiellement motivée, l'opposition animé/inanimé existe dans ce cas indépendamment du genre.

4.2. Opérations sur les formules simples.

La règle 1 pourrait être rendue inutile par le choix - entièrement licite à ce niveau - d'un ordre abR dans la formule de base. Si nous avons choisi l'ordre aRb , c'est à cause de son intérêt métaphorique et intuitif (qu'il faut pourtant bien sûr éviter d'assimiler à sujet-verbe-objet!). D'autre part, dans les formules de base, on se trouve encore à un niveau considérable de généralisation interlangues. La r.1 représenterait simplement, à partir de ce niveau où l'ordre ne se justifie que par convention (cf. note 23), le passage vers l'ordre du nahuatl (et, bien sûr, pas du seul nahuatl).

La r.4 pourrait de même être absente de la grammaire. Nous l'avons introduite uniquement pour éviter de charger les formules terminales de symboles inutiles, et faire en sorte qu'on puisse réécrire directement les morphèmes sur les symboles.

Si l'on tient à la précision, une règle supplémentaire pourrait transformer R en r , la minuscule notant que le terme de relation va finalement se réaliser lui aussi par une unité lexicale, ce double statut (opérateur de relation entre termes, et terme comme les autres termes) étant encore une caractéristique des langues naturelles.

³⁷ Cf. la notion de "parcours" dans CULIOLI, FUCHS et PECHEUX (1970).

³⁸ L'animé non-humain a généralement un statut incertain ou hybride, cf.

"il y a quelqu'un là"

"il y a quelque chose..."

"il y a une bête..."

la dernière tournure étant pratiquement seule possible si l'on est sûr qu'il s'agit d'un animal.

La r.2 introduit la tournure dite réfléchie. Le fait qu'elle doive apparaître tôt dans la grammaire pourrait être intégré dans une théorie des schémas de relation, dans laquelle le principal critère d'opposition serait entre formes avec ou sans θ (réalisée en surface de façon parfaitement claire par l'opposition entre transitifs et intransitifs); et le second en importance serait, au sein des transitifs, l'opposition des réfléchis aux non-réfléchis. Cette possibilité est corroborée par le comportement morphosyntaxique des tournures réfléchies dans d'autres langues : pronominalisation spéciale très fréquente, non-itération de l'instanciation nominale, etc.

La r.3 est complexe, mais nous voyons mal (sauf artifice qui peut se justifier pour des raisons pratiques, en fonction du seul modèle et non de l'objet) comment représenter par des règles séparées des opérations qui s'impliquent. La tendance qui intervient ici - éviter autant que possible de garder Δ à gauche (et à laquelle répond aussi la r.11)³⁹ n'est que le corollaire d'une liaison préférentielle connue dans beaucoup de langues, celle de "sujet" et de "défini".

Expliquer les raisons de cette liaison (et traiter des contre-exemples apparents) serait ici trop long et peut-être trop ambitieux. Disons rapidement qu'un point de départ est donné non seulement à la relation, mais aussi au schéma terminal. A chaque niveau sont requises certaines propriétés, et il peut y avoir entre les deux niveaux correspondance ou contradiction. Le point de départ de surface tend à se voir attribuer des propriétés de "thème", ce qui revient à dire (approximativement) que la prédication suit une démarche qui consiste à poser un terme pour en dire quelque chose. D'où un nouveau type de dissymétrie entre les arguments, se traduisant par une dichotomie entre un *sujet* et tout le reste, la position isolée du sujet pouvant être marquée par divers procédés, dont l'intonation autant de phénomènes qui sont sous-jacents à la première décomposition dichotomique des grammaires de constituants, et, à sa suite, à la règle $P \rightarrow SN+SV$ ⁴⁰.

Or poser un terme, dans la situation de communication, suppose au moins un accord implicite des interlocuteurs sur son identité, ou sur la

³⁹ Cette tendance n'est pas universelle : il y en a un contre-exemple dans le fr. *on*, qui est bien la marque d'une disjonction (pour être exact, il s'agit sans doute d'une disjonction sur les membres de la catégorie grammaticale de la personne).

⁴⁰ Bien sûr, des opérations ultérieures liées à l'énonciation peuvent jouer : ainsi en français l'extraposition qui peut affecter un objet ou un circonstant aussi bien que le sujet et qui est itérable ("la soupe, Pierre, il la mange") c'est une thématisation forte qui existe aussi en nahuatl; la "focalisation" ("c'est X qui/que") est bien plutôt une prédicativisation qu'une thématisation, cf. note 46.

pertinence de son existence par rapport à la situation. La thématisation linguistique est donc difficilement compatible avec un terme non-assigné; on sait qu'elle est même bien souvent difficile avec l'assigné l'indéfini⁴¹, cf. en français "il y a un N qui SV", plus acceptable que "un N SV" pour décrire un événement particulier, au moins en situation. En paraphrasant peut-être un peu lourdement la démarche évoquée plus haut, il est naturel de dire "étant donné tel être (précis, connu...), alors il entre dans telle relation (le cas échéant, avec tel autre être)"; mais il est gênant de dire "étant donné quelque⁴² être dont je ne peux ou je ne veux rien dire..." (terme effacé), et aussi "étant donné quelque être dont en dehors du fait qu'il tombe sous le prédicat N (qu'il appartient à la classe N), je ne peux ou ne veux rien dire..." (terme indéfini).

S'agissant d'une langue naturelle, on peut donc considérer comme probable le processus suivant :

Si c'est le terme d'arrivée du schéma de base qui est de forme Δ , pas de gros problèmes. Il pourra : -a) se réaliser en surface comme zéro, cas du français "je mange", "je lis", etc.; -b) se réaliser lexicalement comme un "objet interne", représentant la classe des termes susceptibles d'être instanciés à cette place, ainsi en chinois où l'on a l'objet "vide" dans **chī fàn** ("manger", litt. "manger du riz"), **xiě zì** ("écrire", litt. "écrire des caractères"), ou en turc où par des noms déverbaux apparaît la "définition circulaire" dont nous parlions plus haut : **dikiş dikiyor, yemek yiyor, yazi yazıyor** (litt. "il coud de la couture, il mange de la nourriture, il écrit de l'écriture"); -c) apparaître sous la forme d'un morphème assimilable à un pronom indéfini, ce qui est le cas du nahuatl. De toutes façons, l'ordre des arguments du schéma de base va demeurer dans l'énoncé de surface.

Si au contraire c'est le terme de départ qui est de forme \emptyset , les contraintes définies ci-dessus vont jouer. L'un des procédés les plus fréquents - c'est celui du nahuatl - consiste à transférer au terme d'arrivée (s'il n'est pas \emptyset) les propriétés de sujet, c'est-à-dire de point de départ de surface. Mais il y a plusieurs implications :

⁴¹ Par rapport au non-assigné Δ , qui représente une disjonction sur une classe de termes définis seulement par leur possibilité d'occurrence à telle place d'argument dans telle relation, l'indéfini peut représenter la même opération sur une classe de termes définis par (tombeant sous) un prédicat nominal. Une différence essentielle est que, dans ce cas, l'opération est le plus souvent associée à la quantification.

⁴² Cet emploi (peu naturel dans l'usage du français en dehors de la logique) de la paraphrase du quantificateur existentiel vise, faute de mieux, à marquer la non-sensibilité de Δ aux oppositions de nombre.

1) Il faut que le terme d'origine se réécrive \emptyset afin que le terme suivant apparaisse comme le symbole le plus à gauche. Cela revient à une modification typologique de la relation (puisqu'on a \emptyset là où l'on avait un symbole plein) c'est cette opération de "vidage"⁴³ qui est marquée par le symbole \sim (réalisé en nahuatl comme **-wa**).

- 2) L'orientation. de la relation étant elle aussi contraignante, le changement de point de départ va sans doute être marqué morphologiquement⁴⁴. Il est clair cependant que le symbole \sim que nous proposons n'est pas la conversion logique elle ne peut pas se faire si a se maintient tel quel avec toutes ses propriétés, et, quels que soient les moyens employés par les langues, il semble que dans aucune l'équivalence $aRb=b\tilde{R}a$ ne puisse avoir d'interprétation morphosyntaxique. Moins qu'une pure et simple conversion (avec permutation des termes d'origine et d'arrivée), la passivation représente donc fondamentalement un vidage de la place de terme d'origine (pouvant lui-même être la conséquence d'opérations ou de contraintes comme celles que nous venons de voir), associé au transfert des propriétés de sujet sur le terme d'arrivée et, le plus souvent, à des marques de cette opération sur le prédicat.

Nous ne prétendons pas avoir résolu par là le problème de la passivation pour toute langue : en particulier, nous n'en traitons pas les implications aspectuelles. Remarquons pourtant : -a) le nombre assez important de langues où l'on ne peut avoir de complément d'agent dans les tournures dites passives (au moins, à notre connaissance, le nahuatl et les langues sémitiques); -b) le fait que, là où le complément d'agent est possible, il a du point de vue morphosyntaxique le statut d'un circonstant et non d'un argument⁴⁵; -c) les contraintes (v. plus haut) en liaison avec défini/indéfini (on imagine mal "un

⁴³ Comme celle d'"effacement", la métaphore vaut ce qu'elle vaut et nous n'y tenons pas outre mesure; en dehors des querelles terminologiques, il nous semble néanmoins nécessaire de distinguer entre l'occurrence de Δ (effacement) et la réécriture \emptyset (vidage).

⁴⁴ V. cependant dans certaines langues, dont le français, les verbes à double orientation, où le transitif apparaît comme un causatif de l'intransitif ("cuire, tourner, passer, sécher, brûler", etc.); cf. aussi (mais avec d'importantes restrictions aspectuelles ou modales) les tournures comme fr. "la porte ouvre sur le jardin", anglais **that book sells well** "ce livre se vend bien", ou chinois **qián yě zhǎo le** "l'argent est déjà rendu" (à côté de **tā zhǎo qián** "il rend l'argent").

⁴⁵ Les circonstants sont définis habituellement par une relation plus lâche avec le verbe (rection prépositionnelle, cas oblique, ou comme en nahuatl pas de représentation préfixale), et une occurrence indépendante des propriétés transitif/intransitif du verbe : ces traits sont aussi à la base de l'opposition "actant"/ "circonstant" (TESNIERE 1959), "complément"/"adjunct" (LYONS 1969) et "complément de verbe"/"complément de phrase" (dans plusieurs grammaires "modernes" du français. Remarquons l'importance des métaphores spatiales : fr. **par**, angl. **by**, all. **von**, **durch**, latin **ab**, grec **hupo**, etc. Sur l'emploi du datif, v. BENVENISTE (1952), CULIOLI (1971) et LAUNEY (1977) et (1979b).

livre est lu par Pierre", et même pour "le livre est lu par Pierre", il faut imaginer tout un contexte - p. ex. un effet de contraste indiquant qu'il s'agit bien de Pierre et non de quelqu'un d'autre - en dehors duquel une telle tournure paraît peu naturelle par rapport à la tournure active correspondante); -d) pour les contextes dans lesquels l'expression du complément d'agent est parfaitement acceptable, on peut admettre que les opérations peuvent jouer dans les deux sens : un terme d'origine non-assigné ou indéfini peut provoquer la série d'opérations que nous avons décrite, mais il est possible que des opérations de thématization portant sur le terme d'arrivée entraînent sa mise en position sujet, et par là un déséquilibre entre les arguments qui se résoud de la même façon - sans préjuger de la récupération éventuelle du terme d'origine avec un statut de circonstant⁴⁶.

- 3) Dans le cas particulier où le terme d'arrivée est \emptyset dans la forme de base, il y a bien vidage de la place de terme d'origine, mais le symbole suivant étant \emptyset , tout se passe comme s'il n'y avait pas de changement d'orientation : on aura donc bien ^w, mais non [˘].

- 4) Si Δ ne peut se maintenir à gauche, \emptyset en revanche ne pose pas de problèmes la r.3 assimile les passifs à des intransitifs de forme $\emptyset Rb$ (et quand le terme plein passe à Δ , on a le même type, de formation : l'opposition **kwa-lo**/**la-kwa-lo** est absolument parallèle à **wāki**/**la-wāki**). La forme de surface s'accommode très bien d'avoir à l'initiale la réécriture de Δ : un argument supplémentaire -a) pour montrer la liaison entre \emptyset et le défini (4.1); -b) pour maintenir les symboles \emptyset jusqu'à la formule terminale, et les faire disparaître par une ultime règle; -c) pour la non-itération de la r.3.

A noter cependant (pour anticiper sur les relations complexes) le cas où vont demeurer en surface 2 symboles dont l'un est \emptyset et l'autre différent de Δ : cela ne se produit que dans les suites $\emptyset \Delta n \dots$. Dans ce cas la permutation a lieu, ce qui est une façon de se conformer à la tendance dans un cas où c'est possible, et de la seule façon possible : en effet -a) le terme d'origine est \emptyset et non Δ , donc la

⁴⁶ Dans l'interprétation que nous avons donnée de l'énoncé précédent dans les contextes où il est acceptable, l'expression équivaut à une focalisation du type "c'est Pierre qui lit le livre". Or on sait que ces tournures ne reviennent pas à poser un terme donné pour en dire quelque chose, mais bien plutôt à répondre à une question implicite sur la nature du terme à instancier à cette place. Autrement dit, s'il faut absolument considérer que quelque chose est "donné", c'est bien le reste de l'énoncé qui correspond à cette exigence. L'énoncé donne, sur le reste du schéma, une information consistant précisément à instancier le terme manquant, et il ne donne pas une information à propos d'un terme déjà connu. C'est pourquoi il est légitime de parler de "prédicativisation" (v. note 40) on comprend mieux qu'un tel terme ne fonctionne pas comme point de départ de surface.

r.3 ne s'applique pas; -b) comme n représente Δ et en a toutes les propriétés⁴⁷, cette permutation n'est pas un changement de point de départ, et il n'y aura pas non plus la marque de changement d'orientation (qui serait probablement exclue, de toutes façons, par le fait que lorsqu'il y a 3 arguments, le premier s'oppose aux deux autres ensemble, cf, ci-dessous).

4.3. La composition avec F et ses conséquences.

F est une relation d'un type particulier, qui présente comme caractéristiques propres : -a) d'apparaître seulement comme composée avec d'autres relations (on n'a pas $*aFb$ simple); -b) (corollaire) de n'avoir pas de réalisation lexicale autonome; -c) d'admettre comme terme d'arrivée soit une relation (pourvue de ses arguments), soit un terme entrant comme terme d'origine dans une relation. Son sens, qui est à peu près "agir (au sens le plus vague possible) en vue d'un effet", pourrait être précisé, dans le premier cas, par l'expression "faire en sorte que...", et dans le deuxième par "amener (pousser, inciter, contraindre...) quelqu'un à...". On remarquera que ce sont là deux paraphrases plausibles pour, respectivement, **ittitia** et **ittaltia** (cf. 20 et 21). Le terme d'origine de F sera préférentiellement (mais non nécessairement) animé, éventuellement effaçable. La r.7, voulant que les opérations prévues pour la relation simple soient faites avant les opérations de composition, peut être paraphrasée en disant que la "causation" porte sur une relation qui a déjà reçu une orientation et qui, elle, peut être réalisée en surface de manière autonome.

La r.5 de dédoublement de la place d'argument permet au terme partagé entre les deux relations d'être effectivement présent dans l'une et l'autre, et donc d'entrer chaque fois dans les opérations prévues (on paraphrasera " c agit sur a de telle sorte que aRb ", par rapport à " c agit de telle sorte que aRb " qui serait la paraphrase de $cF(aRb)$ - on retrouve **ittaltia** et **ittitia**).

La r.6, qui peut sembler à première vue la plus arbitraire, est en réalité l'une des plus naturelles, dans la mesure où elle correspond à un processus couramment vérifié dans d'autres langues. La formule $cFa.aRb$ dans laquelle une partie (cFa) apparaît comme une "matrice" imbriquant la seconde partie (aRb) est une représentation typique d'un cas de subordination syntaxique. Et, en

⁴⁷ N'était la notion de "valeur non-assignée", on pourrait être tenté de définir n par la coréférence à Δ , de la même façon que m est coréférentiel de a . Au moins peut-on dire que, si l'extension du domaine de Δ (nombre et nature des termes auxquels le prédicat s'applique) est laissée indéterminée, néanmoins, quelle que soit cette extension, celle de n est la même (le domaine est identique).

l'occurrence, l'un des arguments du schéma dépendant étant identifié à l'un des arguments de la matrice, on a affaire à un type de dépendance qui est à rapprocher des subordinées relatives⁴⁸ : on sait que les phrases comportant de telles subordinées sont généralement interprétées comme transformées de deux schémas comprenant chacun un SN identifié à un SN de l'autre. Seule la nature de F provoque une double différence : -a) dans les constructions relatives proprement dites, les deux termes de relation R_1 et R_2 sont réalisés séparément sans pouvoir produire une relation complexe; -b) les deux schémas peuvent donner source à deux énoncés indépendants. De toutes façons, on a en général dans la subordinée relative⁴⁹ une non-instanciation du terme "partagé" et l'occurrence à sa place d'un morphème (pronom relatif) qui représente une réécriture de Δ .

Ici encore, une explication détaillée mériterait à elle seule une étude d'envergure. En bref, il semble que la relation de dépendance provoque un effacement, qu'on pourrait paraphraser comme suit : le terme qui apparaît à cette place n'a pas de valeur propre; il tire cette valeur de celle qui est assignée dans la principale⁵⁰.

Il apparaît donc que Δ a au moins deux possibilités d'application :
 - non-assignation d'une valeur à une place d'argument (4.1);
 - non-assignation d'un terme dans un schéma imbriqué, lorsqu'il est identifié à un terme de la matrice : compositions de type "relatives", auxquelles on peut assimiler la r.6.

⁴⁸ ou de leurs équivalents (v. note suivante). L'autre cas notoire de subordination est l'introduction de tout un schéma à une place d'argument on a alors une nominalisation, qui peut se réaliser par proposition complétive, substantivisation, etc.; le schéma $cF(aRb)$ en est un cas particulier.

⁴⁹ Du moins dans les langues qui connaissent cette tournure, c.-à-d. dans lesquelles on a un pronom suivi d'une forme conjuguée du verbe (p. ex. "qui lit un livre"), et non comme p. ex. en turc ou en japonais une construction assimilable à une participiale, ou, si l'on préfère, une adjectivisation du verbe ("lisant un livre").

⁵⁰ Une autre possibilité est, comme en allemand, une extension de l'emploi du déictique pour marquer la coréférence : les opérations apparemment les plus éloignées dans leur nature - effacement et deixis - sont l'une et l'autre compatible avec ce type précis de dépendance syntaxique.

La paraphrase que nous proposons vaut aussi bien pour les relatives descriptives ("l'homme, qui lit un livre...") que pour les "restrictives", où la proposition introduit une détermination définitoire ("l'homme qui lit un livre...", c.-à-d. "celui des hommes qui lit un livre"). La différence réside dans le type de détermination du terme de la principale : dans la restrictive, la détermination provient de la relative (paraphrase possible "quelque être lit un livre, et il se trouve que c'est un homme, et que la proposition "x lit un livre" est vérifiée dans la situation de l'énonciation pour ce seul homme; cet homme...") alors que dans la descriptive elle est acquise indépendamment ("quelque être lit un livre, et cette proposition est vérifiée pour l'homme déjà défini..."). Nous laissons de côté le problème des marques de détermination (ici, l'article défini); mais il est clair que la double origine doit en être calculée (et les paraphrases approximatives représentées) au moyen de règles.

On pourra ajouter comme emploi remarquable :

- non-assignation d'un terme dans un schéma parce qu'il est inconnu du locuteur, et que celui-ci cherche précisément à se renseigner. C'est le cas très banal de la question : on demande à un interlocuteur de définir le terme⁵¹.

Nous n'avons pas épuisé tous les cas d'occurrence de Δ ⁵². En tout cas, on sait que la liaison morphologique entre relatif, indéfini et interrogatif est vérifiée dans les langues les plus diverses, et particulièrement dans les langues indo-européennes, dans lesquelles les diverses bases à initiale k^w - ont laissé des traces synchroniques.

La suppression des marques de subordination marque le début des opérations de composition. On va avoir une relation complexe RF (ou $R\bar{F}$), à 3 places d'arguments, lesquels vont se trouver placés de façon dissymétrique : le terme d'origine est celui de F (s'il n'est pas Δ , il apparaîtra en surface comme sujet), et les deux autres s'opposent à lui avec un statut de "complément". Mais leur comportement appelle quelques remarques.

- La r.9, qui provoque des restrictions sur l'apparition en surface des préfixes-compléments n'est guère étonnante : il y a dans toutes les langues des limites au nombre et à la nature des anaphores possibles : cf. en français "il l'y..." mais non *"il lui y...", et restrictions dans la langue ordinaire sur "je le lui..." ("je lui...", familier "j'y..."); anglais **I give him it* impossible; tournure

⁵¹ Il s'agit de la question impliquant une réponse "spécifiée" (question par *qui*, *quoi*, ou, en portant sur les circonstants, par *où*, *quand*, *comment*, etc.). En fait, le problème est d'ailleurs plus complexe : le comportement des interrogatifs nahuatl montre qu'ils sont de véritables *prédicats disjonctifs* (de type "être Δ "); autrement dit, la non-assignation dans p. ex. "qui vient?" porte, non au niveau de la place de sujet du prédicat verbal, mais au niveau du prédicat nominal à attribuer au terme qui peut apparaître en place de sujet, v. à ce propos LAUNEY (1979c). Quant aux questions impliquant une réponse par *oui* ou par *non*, on a encore une opération d'effacement, mais elle porte sur la valeur de vérité de l'énoncé, donc sur une classe à deux termes. En outre, comme ils sont incompatibles, la disjonction est nécessairement exclusive (c'est une alternative). Elle est évidemment plus facilement réalisable explicitement sur une telle classe, cf. "Il vient, ou il ne vient pas?", procédé courant en chinois (*tā lái bù lái* "vient-il?", litt. "lui venir pas venir").

⁵² En particulier, on pourrait réfléchir -a) sur la nature des opérations qui sous-tendent les concessives introduites par *quiconque*, *quoi que ce soit*, etc.; -b) sur certaines formes négatives, p. ex, en français où il est clair que *rien* et *personne* représentent des valeurs non-assignées pour la classe des inanimés et des animés : associés à la négation, ces mots marquent bien que la relation ne porte sur aucun élément quel qu'il soit de la classe en question (id, pour *aucun*). Un procédé semblable existe en anglais (*nothing*, *nobody*), en japonais (*nani mo*, *dare mo* + négation, litt. "même pas une chose, une personne quelconque", ou peut-être "en prenant n'importe quel élément de la classe, il se trouve que pour celui-là *aussi* (*mo*) la proposition n'est pas vérifiée"), dans les langues slaves (russe *ni-kto* "pas davantage quelque personne que ce soit"), etc. Citons enfin notre fille âgée alors de 20 mois qui, désirant exprimer que malgré nos sollicitations elle ne voulait plus rien manger, réalisa explicitement le parcours de la classe des objets mangeables "veux pomme, non; veux banane, non; veux soupe, non; veux riz, non,..." (une quinzaine de mets furent ainsi énumérés).

réfléchi en espagnol lorsqu'il y a deux compléments pronominalisés, etc. Les restrictions en nahuatl sont simplement plus fortes qu'en français.

- Les r.9 et 10 montrent par ailleurs que la hiérarchisation des arguments de la relation n'existe plus lorsque, dans la relation complexe, ils deviennent l'un et l'autre complément⁵³ : ils sont alors ordonnés uniquement d'après leurs propriétés individuelles, dans un ordre qui est lui-même très intéressant : le plus proche de la relation est Δ ⁵⁴, comme si p. ex. **la-** + radical verbal était un nouveau verbe dérivé présentant un complément de moins (un prédicat à un argument de moins) que le même radical verbal non préfixé⁵⁵ ; on aurait à peu près entre ...**kwa** et ...**la-kwa** la même relation que celle que posent certaines grammaires scolaires entre "manger-transitif" et "manger-intransitif"⁵⁶. L'ordre **-tē-la-** n'est pas non plus étonnant : il reproduit, là où c'est possible, l'ordre correspondant aux termes affectés des liaisons préférentielles premier-animé, second-animé. Le réfléchi est plus éloigné du radical verbal, mais plus proche que les définis⁵⁷ : nous en avons vu (R.1) les caractéristiques. Enfin l'"objet" est plus proche du verbe que le sujet, qui s'oppose à tout le reste (4.2).

La disparition de ^w entre *R* et *F* est peut-être le point le plus délicat. Le morphème **-wa** qui correspond à ce symbole est toujours final en nahuatl dans les verbes dérivés (on ne peut lui suffixer que des morphèmes aspecto-temporels, et non des suffixes dérivationnels). Il marquerait donc l'effacement par rapport au seul terme d'origine de tout le schéma (relation simple ou complexe). Bien que notre formulation soit opératoire, on pourra, si l'on désire un système plus satisfaisant intuitivement, remanier la r.3 et ajouter une règle supplémentaire, qui donnerait à ^w une source tardive par exemple, en le faisant apparaître, non au moment du vidage, mais par une vérification finale, sur le schéma opéré, du vidage du terme le plus à gauche⁵⁸.

⁵³ Ce trait n'est pas vérifié en français, au moins à la 3e personne.

⁵⁴ Ou *n* qui se comporte comme Δ et n'a pas de place propre (cf. supra).

⁵⁵ Cela dans le cas d'effacement de l'argument de droite; en cas d'effacement du terme d'origine, le suffixe (-I)-**wa** forme de même un verbe dérivé, prédicat à un argument de moins.

⁵⁶ La liaison étroite entre **la-** et le radical, outre les phénomènes de sandhi qu'elle provoque, se traduit pour certains verbes par une fusion totale : certains préverbes qui sont normalement préfixés au radical le sont à la suite **la-** + radical. P. ex. **n-a'ko-la-čiya** "je regarde en l'air" (**a'ko** "vers le haut") à côté de **ni-la-a'ko-kīštia** "je soulève qqch." (**kīš-tia**, causatif de **kīsa** P1 "passer, sortir") qui présente l'ordre normal.

⁵⁷ La possibilité d'insérer des préfixes directionnels (note 3) entre les ordres 2 et 3 accentue la coupure entre les définis et tous les autres, ainsi que la différence entre les relations *a/m* et Δ/n .

⁵⁸ Certains emplois de **-wa** le rapprochent pour le sens d'un prédicat d'existence (v. 5.1., et l'interprétation dans LAUNEY (1979b)).

L'interprétation de *aFa...* (ou *cFc...*) comme honorifique n'a rien que de normal, même si c'est à notre connaissance une formation rare d'honorifique. A travers toute la variété de leurs réalisations, les tournures honorifiques correspondent presque toujours à l'établissement, soit d'un "grossissement" du terme sur lequel porte le respect (pluriel), soit d'un "éloignement" par rapport à ce terme (3e personne, impersonnel...). Le dédoublement de la place sujet est, après tout, un précédé qui peut jouer l'un et l'autre rôle: dans les énoncés (18), le respect portant sur le sujet, le causatif-réfléchi double le terme (grossissement); dans (19), le respect porte sur l'objet, le causatif-réfléchi fait reculer le sujet d'un rang (éloignement).

4.4. Les formules absentes.

La réflexion sur les "manques" est souvent au moins aussi stimulante que la réflexion sur les faits. Il reste en effet à montrer que, s'il y a des cases vides dans les possibilités théoriques de substitution de symboles dans le cadre *...F...R...*, c'est que les formules ainsi constituées seraient, ou contradictoires avec les propriétés de *F* ou de *R*, ou non-interprétables. Examinons les cas un par un.

- * $\emptyset F...$: *F* n'est pas une relation avec une place vide à gauche. Il n'y a pas de causation sans causateur. Ou alors on se trouve ramené à la formule simple: il pourrait être intéressant de considérer *aRb* comme une réécriture de $\emptyset FaRb$ ⁵⁹, mais là encore il faut évaluer à la fois les avantages pratiques et surtout les implications théoriques de cette écriture canonique.

- * $cF\emptyset...$: *F* n'est pas une relation qui a \emptyset à droite : on n'agit pas sur du vide. Il est vrai que le parenthésage $cF(\emptyset Rb)$ pourrait jouer ici. En fait, on a un autre type d'opération : il existe en effet en nahuatl des verbes assimilables au moins pour le sens à des causatifs des intransitifs de type $\emptyset Rb$: ils ne sont pas formés par la suffixation de **-tia**, mais par des substitutions morphologiques, dont la plus courante est le remplacement de **-i** final de radical par **-a** (avec souvent modification de la consonne précédente); mais il y a aussi avec certains verbes un changement de suffixe :

- (26a) **wāki** "ça se dessèche"; (26b) **ni-k-wāca** "je le sèche"
 (27a) **kotōni** "ça se rompt"; (27b) **ni-k-kotōna** "je le romps"

⁵⁹ Formule elle-même éventuellement dérivable de *aFaRb*, cf. 4.1. Paraphrase intuitive : le causateur existe toujours; mais, s'il n'est pas différent de l'agent, tout se passe comme s'il n'existait pas - et le verbe ne présentera pas une forme causative explicite.

- (28a) **pol-iwi** "ça disparaît"; (28b) **ni-k-pol-oa** "je le détruis"
 (29a) **kakala-ka** "ça résonne"; (29b) **ni-λa-kakala-ca** "je fais résonner des
 objets"

On peut, si l'on veut, poser une règle comme :

(r.12) : $cF\emptyset Rb \rightarrow cR^+b$ (la réécriture du symbole $^+$ se faisant par les procédés évoqués ci-dessus).

Autrement dit : dans un processus causatif portant sur un schéma dont le terme de départ est vide, le terme causateur vient simplement remplir cette place vide. On a alors, non de véritables causatifs, mais des doublets transitifs de verbes intransitifs : on retrouve les verbes à double orientation comme fr. *brûler*, anglais *grow* etc. (cf. note 44).

- $^*\Delta F\Delta$ (avec $\Delta=\Delta$) : la tournure honorifique, qui est la seule interprétation de formules de ce type, ne saurait porter sur un terme dont rien n'est dit en dehors de son caractère animé-humain : on ne respecte pas du non-assigné.

- *cFaRb , si a est 3e personne et b 1e ou 2e ("je le fais t'appeler", "je te fais appeler par lui"). Sauf erreur, ce n'est pas une interprétation possible pour **ni-mic-nōca-l-tia**. Il y a en effet un croisement de contraintes : d'un côté, d'après la r.9, les préfixes définis de 1e et 2e personne se maintiennent contre celui de 3e (règle d'absorption très banale); et, d'un autre côté, le terme d'origine de la relation jouit d'un statut privilégié par rapport au terme d'arrivée : il est probable que si (à part la place) tous les deux ont les mêmes propriétés, et que l'un d'eux doit disparaître, c'est le terme d'arrivée qui le fera. Alors, si le terme devant rester d'après la r.9 n'est pas le terme d'origine de R , il y a blocage.

- $^*cFb...$: c'est impossible d'un point de vue formel. La formule $cFa.aRb$ résulte d'une opération sur la suite ordonnée $cFaRb$ (partage de a) on ne peut donc avoir $^*cFb.aRb$, et, comme les deux relations sont ordonnées on n'en permute pas les termes (nous avons vu que de toutes façons on n'aura pas $^*b\check{r}\check{a}$). Mais essayons d'interpréter cela d'un point de intuitif, en paraphrasant dans le langage familier.

Il est relativement exceptionnel qu'une causation n'affecte pas prioritairement le terme d'origine de la relation sur laquelle elle porte : il est difficile de faire faire quelque chose à quelqu'un sans agir sur ce quelqu'un d'une façon ou d'une autre (qui peut aller de la contrainte physique à la simple

suggestion...). D'où déjà le caractère quasi-automatique du parenthésage par "partage" de *a*. Mais dans les cas où il s'agit d'un procès qui n'est pas à proprement parler agental (par exemple une réaction physique ou mentale d'un animé face à quelque chose ou quelqu'un), on peut imaginer qu'une action d'un causateur sur le terme provoquant cette réaction aboutisse à la réalisation du procès. Le cas des verbes de perception comme **itta** "voir", **kaki** "entendre", est de ce point de vue privilégié : on peut faire voir ou entendre quelque chose à quelqu'un sans engager directement sur lui un processus, mais en amenant l'objet visible ou audible à portée de perception, puisque, à moins d'infirmité, il ne pourra faire autrement que de le voir ou l'entendre⁶⁰. Mais les contraintes sur l'ordre des termes empêchent l'expression linguistique de la causation portant sur le terme d'arrivée : on supplée donc par le parenthésage $cF(aRb)$ qui marque qu'en tout cas le terme d'origine n'est pas affecté directement par le processus de causation.

D'où probablement le fait que ce parenthésage est le seul possible pour traiter les suites $cFaRc$ et $cF\Delta Rc$ (ou, si l'on préfère : $bFaRb$, $bF\Delta Rb$) : se faire voir ou entendre de quelqu'un, c'est engager sur soi-même (en bougeant, en parlant...) un processus pour se rendre visible ou audible. On a donc :

(0.32) $cF(aRc) \rightarrow c(aRc)F \rightarrow cacRF \rightarrow ccaRF$; $cmaRF \rightarrow \underline{camRF}$, p. ex. :
ni-k-no-tti-tia "je me montre a lui";

(0.33) $cF(\Delta Rc) \rightarrow c(\Delta Rc)F \rightarrow c\Delta cRF \rightarrow cc\Delta RF \rightarrow \underline{cm\Delta RF}$: **ni-no-tē-itti-tia**
 "je me montre";

et on ne trouve pas ***ni-k-no-tta-l-tia**, ***ni-no-tē-itta-l-tia**.

- * $cFcRc$ (ou * $aFaRa$). Les règles ne savent pas traiter les suites de 3 symboles identiques, et, dans les prédicats à 3 places des langues naturelles, il semble qu'on ne puisse avoir identification des 3 termes (la réflexivité n'est pas itérable). Dans un tel cas qui serait un réfléchi honorifique, le nahuatl use d'un expédient : un suffixe **-cinoa**, dérivé du suffixe honorifique nominal **-cin** : **ti-mo-tta-cinoa** "tu te vois (ô toi que je respecte)"⁶¹.

⁶⁰ Les deux causatifs **kakī-tia** et **kaki-Itia** constituent un couple d'autant plus remarquable de la formation habituelle (5.1) après un **-k-** préfixal devrait donner la seule forme ***kak-tia**, qui n'est pas attestée.

⁶¹ Qu'il s'agisse là d'un expédient est vérifié par le fait que c'est le seul emploi possible du suffixe **-cinoa** (il ne peut pas apparaître pour former l'honorifique d'un verbe non réfléchi).

5. Limites et perspectives.

5.0. Il est clair que le domaine couvert par le système que nous proposons est restreint, même si c'est le "noyau" de la construction de l'énoncé qui se trouve concerné. Parmi tous les faits dont nous n'avons pas tenu compte, certains concernent le nahuatl proprement dit, d'autres ont des implications plus générales. Nous nous contenterons de les évoquer brièvement, ne serait-ce que pour montrer qu'un travail sur un point précis et volontairement limité d'une langue particulière ouvre bien souvent sur des problèmes beaucoup plus amples du langage en général.

5.1. Il y a d'abord les irrégularités : ce n'est pas hypocrisie de notre part de les avoir passées sous silence, car il ne nous semble pas qu'elles constituent de véritables contre-exemples. Il s'agit en particulier des P1 ayant le causatif en **-ltia** et/ou l'impersonnel en **-lo**, et des P2 à causatif en **-tia** et/ou passif en **-wa**. Les langues ne sont jamais tout à fait aussi bien faites qu'on le voudrait, et, malgré tous les abus qu'ont fait les philologues des vertus explicatives de l'analogie, il reste vrai que l'existence de modèles morphologiques de surface peut jouer à l'encontre des régularités moins immédiates de la "structure profonde". Ainsi en nahuatl la prédominance statistique de la finale **-i** pour les P1 et **-a** pour les P2 a pu provoquer une liaison ...i: + **-wa**, **-tia** et ...a: + **-lo**, **-ltia**, que le verbe soit transitif ou intransitif : d'où par exemple un second causatif **čōka-ltia** "faire pleurer", qui doit être une innovation par rapport à **čōk-tia**, et les formes en **-wa** et **-tia** respectives de pratiquement tous les passifs et causatifs des P2 en **-i**⁶².

Ce que nous avons appelé ailleurs la "double valence" de certains prédicats verbaux ne pose pas nos plus de graves problèmes quelques verbes apparaissent en effet à la fois comme transitifs et comme intransitifs. Ils représentent des relations qui ont de fortes implications sur la classe des termes susceptibles d'apparaître à droite : ainsi **tōka** "semer", **tēsi** "moudre, broyer", **tēmiki** "rêver".

Il faudrait associer aux causatifs l'autre formation qui a pour effet d'augmenter le nombre des arguments : celle, marquée par **-lia** (ou parfois **-wia**) des "applicatifs" ou "bénéfactifs", introduisant le bénéficiaire ou le détrimentaire du procès dans une relation de type datif (**ni-tē-λa-čīwi-lia** "je fabrique qqch.

⁶² Sur les passifs en **-ko**, **-no** et les causatifs en **-ktia**, **-ntia** des verbes comportant **k** ou **n** préfixal, cf. LAUNEY (1976); **kaki** "entendre" fait exception, cf. note 60.

pour qqn.", de **čīwa** P2 "faire"). On pourra se reporter à LAUNEY (1979a) ch. XX et (1979b). Remarquons simplement ici : -a) que la formation en **-lia** est de loin la plus courante pour les honorifiques tirés de verbes transitifs (**ki-mo-čīwilia** "il le fabrique", honorifique de **ki-čīwa**); -b) qu'elle est composable avec la passivation (**tē-ła-čīwi-lī-lo** "on fait des choses pour des gens"; **ni-čīwi-lī-lo** "on le fait pour moi" - la r.9 joue aussi dans ce cas), avec le causatif (**ti-něč-mo-ła-čīwa-l-tī-lia** "tu lui fais faire qqch.", honor. pour **ti-něč-ła-čīwa-l-tia**; ou, avec un sens proprement applicatif, **ti-něč-ła-kwa-l-tī-lia** "tu lui donnes à manger de ma part"), et avec elle-même (**ni-mic-no-čīwi-lī-lia** "je te le fabrique", forme honorifique).

On pourrait mettre les formes passives et causatives en liaison avec les noms déverbaux :

- a) les noms de procès en **(-li)-s-łi** (**-łi**, suffixe nominal; **-s-** morphème qui sert par ailleurs à former le "futur", **-li-**, sans doute variante de **-l-** avec voyelle épenthétique devant consonne); on a, en principe⁶³ **-s-łi** sur les P1 et **-li-s-łi** sur les P2, pourvus dans ce cas d'un préfixe objet qui ne peut être qu'indéfini **miki-s-łi** "mort", **ła-čīwa-li-s-łi** "action de fabriquer qqch.", **tē-mik-tī-li-s-łi** "meurtre", etc., mais on n'a pas p. ex. : **ki-nōca-li-s-łi** "action de l'appeler";

- b) les noms "d'objet", représentant le terme d'arrivée soit comme patient, soit comme résultat (et parfois traduisibles en français par le participe passé) : mêmes implications sur la forme des termes, mais le préfixe est **ła-** même s'il s'agit d'un animé⁶⁴ : **ła-čīwa-l-li** "(objet) fabriqué", **ła-łaso'ła-l-li** "(personne) aimé(e)". Construits par simple adjonction du suffixe nominal **-li** (variante de **-ł**, **-łi**) sur la base ΔR des P2, on les retrouve sur la base *R* des impersonnels : **kiyawī-ł** "pluie", **e'eka-ł** "vent".

Enfin il faudrait réexaminer les suffixes **-wa** et **-tia** qui forment aussi des verbes dénominatifs, le premier des P0 ou P1 sur des noms "abstraites" (**ā-yō-wa** "c'est plein d'eau", de **ā-yō-ł** "eau" ou plutôt "aquosité"⁶⁵, le second des P2⁶⁶ à

⁶³ Car l'analogie joue ici aussi **-li-s-łi** est seul productif à date classique (et on a des réfections comme **miki-li-s-łi** sur **miki**, à côté de **miki-s-łi** régulier).

⁶⁴ **ła...-l-li** sur P2 est la seule formation productive à date classique : sur **tē...-l-li**, **ne...-l-li** et **o...-l-li**, v. LAUNEY (1979a) p. 284-286.

⁶⁵ Le suffixe **-yō-** forme des "abstraites" (ici, sur **ā-ł** "eau") analogues aux formes en *-age* ou *-té* du français. Nous montrons ailleurs (LAUNEY, 1979c) la relation de cette formation avec Δ .

⁶⁶ Ou parfois des P3, dans des formes comme **ni-k-no-kal-tia in mo-kal** "je prends ta maison (**mo-kal**, forme possédée à la 2e p. de **kal-li** "maison") pour maison": On peut montrer qu'en fait le verbe est alors dérivé non de la forme absolue **kal-li**, mais de la forme possédée **no-kal**.

sens applicatif (**ni-k-kal-tia** "je lui procure une maison", de **kal-li** "maison"). Il est certain que les correspondances suivantes sont assez significatives (elles manifestent bien la valeur "prédicat d'existence" de **-wa** - cf. note 58 -, et la relation entre causatif et datif qu'on trouve dans **-tia**) :

- (31a) **ā-yō-λ** "aquosité"; **ā-yō-wa** "c'est plein d'eau"; **ni-k-ā-yō-tia** "je lui mets de l'eau"
 (31b) **λa-k^wa-l-li** "nourriture"; **λa-k^wa-l-wa** (→...-lo) "on mange"; **ni-k-λa-k^wa-l-tia** "je le fais manger, je lui donne à manger".

Dans la limitation volontaire de notre propos, nous n'avons tenu aucun compte des catégories verbales. Il se trouve que les formules terminales restent valables quel que soit le temps, aspect, mode du verbe (marqués par des suffixes). Mais entre, d'une part, les phénomènes ayant trait à la hiérarchisation des arguments et à l'orientation du prédicat et, d'autre part, ceux qui sont en relation avec le contrôle de l'énoncé par l'énonciateur ou la relation entre l'énoncé, la référence et la situation d'énonciation, les interférences peuvent se manifester de façon plus subtile⁶⁷. On pourrait montrer pourquoi par exemple, avec l'aspect-mode "éventuel" marqué par **-ni**⁶⁸; *aRb* est exclu, sauf quelques exceptions⁶⁹, mais *aR∅* possible (**miki-ni** "mortel"), *aRΔ* représente un agent, en particulier dans les "noms de métier", et peut dans ce cas et lui seul être concurrencé par la forme de parfait (**λa-teki-ni** ou **λa-tek-ki** "coupeur, tailleur de pierres"; mais **mik-ki** "mort, décédé"), *ΔRb* marque une aptitude passive analogue aux adjectifs français en *-able* (**tek-ō-ni**⁷⁰ "qui peut ou doit être coupé"), et *ΔIRΔ2* forme des "noms d'instrument" (**λa-tek-ō-ni** "couteau").

Il est certain également que nous avons travaillé sur une langue commode, dans laquelle la règle de pronominalisation de tous les arguments fait du verbe muni de ses préfixes un véritable schéma raccourci de l'énoncé. Ce faisant, nous avons passé sous silence les problèmes posés par l'occurrence lexicale des termes. Et nous laissons ouvertes les questions suivantes, qui sont

⁶⁷ Par exemple, l'interprétation habituellement perfective du présent passif sans complément d'agent en français. Et on sait que la relation des arguments au prédicat peut varier selon l'aspect de ce dernier. Le problème, qui a été posé pour l'indo-européen, est particulièrement clair en géorgien.

⁶⁸ Cette forme, qui marque une référence à une classe d'événements (et à aucun événement en particulier) est au domaine aspectuel ce que *Δ* est aux classes d'arguments. Elle peut marquer une propriété, une habitude ou une hypothèse (dans ce dernier cas, le terme d'arrivée peut être défini).

⁶⁹ Ainsi il y a une sorte de définition automatique dans **ki-mati-ni** "habile, rusé" ("qui le sait" c.-à-d. "qui sait ce qu'il faut savoir au moment où il faut le savoir"), à côté de **λa-mati-ni** "savant". De telles formations sont rares.

⁷⁰ **tek-o** est le passif de **teki**, cf. note 62.

fondamentales: qu'est-ce qu'instancier un terme, et quelle est la nature exacte de la pronominalisation ? On sait peu de choses sur l'insertion des unités lexicales. Mais, de toutes manières, elle ne se réduit pas à la substitution de morphèmes à des schémas abstraits, et l'ordre des syntagmes, tout comme les marques de thématization, emphase, focalisation, etc., sont aussi le résultat d'opérations sur des classes de termes, sur les présupposés du discours, sur la pondération des différents composants de l'énoncé.

5.2. Enfin il est possible que, même dans le domaine que nous avons isolé, nous ne soyons pas allés assez loin. Nous en prendrons deux exemples.

La r.3 devrait peut-être être modifiée pour prendre en considération la célèbre "incorporation" qui, à certaines conditions précises, insère devant le radical, non la représentation pronominale, mais le radical nominal lui-même : **ni-kak-čīwa** "je fabrique des chaussures (**kak-λi**)", **ni-naka-kwa** "je mange de la viande (**naka-λ**)" **ni-λaškal-nāmaka** "je vends (**nāmaka**) des galettes (**λaškal-li**)"⁷¹. On voit qu'on a là encore un parcours disjonctif sur une classe lexicalement définie, et en dehors de l'opposition de nombre (v. note 41). On rencontre aussi un trait linguistique assez remarquable, vérifiable sous d'autres formes dans d'autres langues : un terme indéfini entretient avec le prédicat une relation plus étroite que le même terme défini au point ici de faire bloc avec le prédicat en donnant un verbe composé. Le terme d'arrivée, insuffisamment autonome, se fond avec le prédicat pour donner un nouveau prédicat complexe sans terme d'arrivée⁷².

D'autre part, un examen détaillé des tournures réfléchies engendre un doute sur la justesse, aussi bien intuitive qu'opératoire, du schéma de base *aRa*. Ce qui est valable pour **ni-no-tta** "je me vois", **ni-no-šima** "je me rase" l'est peut-être encore pour **ni-no-kāwa** "je m'arrête", **ni-no-tēka** "je m'allonge"; mais dans **ni-no-sōma** "je me fâche", **ni-n-āwiltia** "je m'amuse" (à côté de p. ex. **ti-nēč-sōma** "tu m'irrites", **nēč-āwiltia** "il/ça m'amuse"), on pense plutôt intuitivement à *bRb*. C'est encore plus net avec des expressions comme **mo-čīwa in kalli** "la maison se construit", **m-i'toa in P** "on dit que P, il se dit que P" - dans tous ces exemples, le parallélisme avec le français est d'ailleurs frappant⁷³. La tournure

⁷¹ Les tournures non-incorporantes **ni-k-čīwa kak-λi**, **ni-k-kwa naka-λ**, etc. restent possibles.

⁷² Il s'agit ici de l'incorporation "saturante", et non de l'incorporation "modifiante" qui est celle décrite par BENVENISTE (1966), et dans laquelle le radical nominal est vis-à-vis du verbe dans une relation instrumentale ou plus généralement circonstancielle - ce qui en conséquence ne provoque pas de réduction du nombre des préfixes.

⁷³ Ou bien sûr avec l'espagnol, mais il ne faut pas y voir une influence de l'espagnol.

réfléchi dans ces deux langues apparaît donc bien souvent comme un substitut de la passivation. Bien plus, en nahuatl, il est relativement exceptionnel que la tournure passive puisse apparaître en dehors des cas où les deux arguments (celui qui est effacé et celui qui apparaîtra comme sujet de surface) sont l'un et l'autre animés. On a ainsi :

(32a) **ni-λaso'λa-lo** "on m'aime"

(32b) **mo-λaso'λa in teōkwiλaλ** "l'or est apprécié"

(33a) **t-i'tō-lo** "on parle de toi"

(33b) **m-i'toa in** "ça se dit"

(34a) **tek-o** (cf. note 70) "il est dépecé (en parlant d'un supplicié)"

(34b) **mo-teki in āmaλ** "on coupe le papier"⁷⁴

(35a) **tolīnī-lo** "on le tourmente"

(35b) **mo-tolīnia** "il est tourmenté, malheureux".

Les contre-exemples (sujet de surface inanimé avec passif, sujet de surface animé avec réfléchi) se rencontrent en produisant des effets modaux qu'il serait trop long d'étudier ici⁷⁵. Disons au moins que nous avons un nouvel indice (après la discussion sur la forme \emptyset , cf. 4.1.) de ce que les schémas dont nous partons ne sont pas primitifs. La notion d'identification ou de coréférence peut sembler claire : en fait elle est elle aussi le résultat d'opérations sur des schémas abstraits, et le véritable processus réflexif (extra-linguistiquement caractérisable comme tel : processus engagé par un agent sur lui-même) n'en est qu'un cas privilégié⁷⁶. Il faut donc poser des schémas "antérieurs" aux schémas relationnels utilisés ici. Leur formulation reste à discuter, mais les schémas de "lexis" de CULIOLI (1968) répondent peut-être aux exigences soulevées.

Calculer comment on passe de tels schémas aux schémas de relation (en particulier, quels traits entrent en jeu pour "filtrer" $aR\emptyset$, $\emptyset Rb$, aRa , ΔRb , $aR\Delta$, etc.) est un travail que pour l'instant au moins nous ne savons pas faire. C'est pourtant par des études sur ce genre de problèmes qu'on pourra, non seulement avoir une vue d'ensemble du fonctionnement d'une langue, mais avancer sur la voie de la généralisation, qui est bien l'un des objectifs primordiaux de la linguistique. On mesure à quel point la typologie peut se trouver revalorisée si l'on arrive à saisir,

⁷⁴ Le réfléchi nahuatl ne connaît pas dans ce cas la contrainte du français où il ne peut être interprété que comme exprimant une propriété et non un événement : il peut ici fort bien s'agir d'un présent *hic et nunc* référant à un processus particulier.

⁷⁵ A noter en particulier que l'éventuel en **-ni** (cf. supra) sélectionne automatiquement le passif, à moins qu'il ne s'agisse d'un vrai réfléchi (extralinguistiquement coréférentiel).

⁷⁶ Ceci vaut au moins pour le nahuatl et le français, auxquels on peut ajouter les langues slaves, le suédois, l'arabe... Il semble en revanche qu'en anglais, basque, grec..., le réfléchi, d'usage beaucoup plus restreint, soit plus proche de la coréférence au sens strict.

par delà les manifestations de surface, à quel endroit d'une dérivation abstraite se situe l'origine d'un traitement propre à une langue : quels sont les traits ou groupements de traits qui entraînent l'application de telle suite de règles sur un schéma, et cela est-il cohérent avec tel autre phénomène présenté par la langue ? Sans oser espérer que les calculs de cet ordre puissent avoir un jour un caractère prédictif, au moins pouvons-nous en attendre des idées plus claires sur la relation entre l'activité langagière, propriété de l'espèce humaine, et l'activité du locuteur de chaque langue particulière, qui réalise à sa manière ladite activité langagière.

5.3. Nous avons longuement développé le commentaire des symboles et des règles : il nous semblait en effet important de montrer, non que le langage (ou au moins certains de ses aspects) était formalisable - cela, on le savait déjà -, mais qu'une théorie du langage ne peut se contenter de la réflexion sur les propriétés formelles des grammaires. En tant que portant sur le langage, un système formel (même s'il est souhaitable qu'il soit axiomatisé, et même s'il est nécessaire que les axiomes, théorèmes, etc., soient dotés d'un grand pouvoir de généralisation) doit être utilisable de façon à ce qu'on n'en perde pas de vue les interprétations linguistiques. C'est pourquoi nous avons tenté de montrer que les règles proposées pouvaient se justifier par des propriétés du langage (propriétés qui ne vont pas de soi a priori, même si la plupart sont relativement triviales pour qui a étudié de près le fonctionnement de quelques langues), et pas seulement par des propriétés du modèle. Les contraintes sur l'orientation des relations, les jeux sur la hiérarchisation des arguments, les limites à la référence pronominale, le double statut (hors des termes et parmi les termes) du prédicat⁷⁷, autant de propriétés au sens fort, qui distinguent radicalement les langues naturelles de tout autre langage ou système formel.

Les outils formels de la logique ne doivent donc être utilisés que sous une forme telle qu'ils puissent intégrer le traitement de ces propriétés, car c'est là que réside la coupure typologique entre les calculs logico-formels et les langues naturelles, et non dans on ne sait quel caractère flou ou irrégulier que les logiciens attribuent volontiers aux secondes. Logiciens et linguistes n'ont, il est vrai, longtemps saisi du langage que ses manifestations directement observables, linéaires, segmentables. Il est certain qu'un logicien pourra rester perplexe devant un schéma relationnel qui comporte en tout et pour tout le symbole R. S'il admet l'hypothèse d'opérations sous-jacentes (même si l'on ne s'accorde pas sur leur nature exacte) qui font que la langue ne se réduit pas à ce qui en est manifesté, il pourra entamer avec le linguiste un dialogue fructueux. Encore faut-il que ce dernier ait sur les traits spécifiques du langage un dossier solide.

⁷⁷ Sans parler des problèmes aspectuels et modaux que nous n'avons fait qu'évoquer.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDREWS, J.R. (1975) *Introduction to Classical Nahuatl*, University of Texas Press, Austin and London.
- BENVENISTE, E. (1952) "La construction passive du parfait transitif" *B.S.L.* t. XLVIII fasc. 1, Paris, réédité dans *Problèmes de linguistique générale*, NRF-Gallimard, Paris, 1966.
- (1966) "Convergences typologiques", *L'Homme VI*, cahier n° 2 Mouton, La Haye; réédité dans *Problèmes de linguistique générale*, t. II, NRF-Gallimard, Paris, 1974.
- CAROCHI, H. (1645) *Arte de la lengua mexicana*, Mexico.
- CULIOLI, A. (1968) "La formalisation en linguistique", *Les Cahiers pour l'Analyse n° 9*, Ed. du Seuil, Paris; réédité dans Culioli, Fuchs, Pêcheux (1970).
- (1971) "A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles", *Mathématiques et Sciences Humaines*, 9e année, n° 34.
- (1973) "Sur quelques contradictions en linguistique", *Communications n° 20*, Ed. du Seuil, Paris.
- CULIOLI, A. & FUCHS, C. & PECHEUX, M. (1970) *Considérations théoriques à propos du traitement formel des langues naturelles*, Dunod, Paris.
- DAHL, Ö. (1969) *Topic and Comment: a study in Russian and general transformational grammar*, Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg.
- FOX, D. (1966) "Quiche grammatical sketch", *Languages of Guatemala*, M.K. Mayers Ed., Mouton, La Haye.
- GROSS, M. (1975) *Méthodes en syntaxe*, Hermann, Paris.
- LANGACKER, R.W. & MUNRO, P. (1975) "Passives and their meaning", *Language n° 51*, pp. 789-830.
- LAUNEY, M. (1976) "Deux sources du passif d'après la morphologie nahuatl", *Actes du XLIIe Congrès International des Américanistes*, vol. IV, Paris.

- (1977) "Le pluriel transcategoriel /-ke'/ en nahuatl : contribution à l'étude de la relation être/avoir", *Amerindia* n° 2, SELAF, Paris.
- (1979a) Introduction à la langue et à la littérature aztèques, T.I. (Grammaire), L'Harmattan, Paris.
- (1979b) "Le datif dans une langue sans cas", *Relations prédicat-actants dans des langues de types divers*, T.II, C. Paris Ed., Lacito-documents, SELAF, Paris.
- (1979c) "Remarques sur la non-spécification", *Actes du XLIIIe Congrès des Américanistes*, Vancouver.

LYONS, J. (1969) *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge University Press, Cambridge.

McCRAWLEY, J.D. (1970) "Where do Noun Phrases come from?", *Readings in English Transformational Grammar*, R.A. Jacobs et P.S. Rosenbaum Eds., Ginn, Waltham.

QUENEAU, R. (1965) "Connaissez-vous le chinook?", *Bâtons, chiffres et lettres*, NRF (Coll. "Idées"), Paris.

RUWET, N. (1972) *Théorie syntaxique et syntaxe du français*, Ed. du Seuil, Paris.

TESNIERE, L. (1959) *Éléments de syntaxe structurale*, Klincksieck, Paris.